

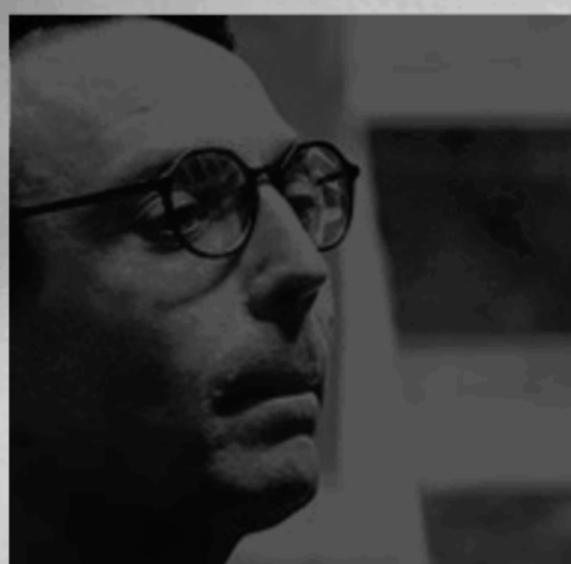
MANON GARCIA
«Etre une femme, c'est se savoir violable. C'est une réalité» PAGES 20-22

FOOT
«Seule la Ligue des champions déclenche de tels sentiments» PAGES 14-17

Libération

François Durvye, Renaud Labaye et Ambroise de Rancourt (de haut en bas) et Marine Le Pen.

F. BROCHOIRE, B. GIRETTE ET K. DAHER ET D. ALLARD



ENQUÊTE DANS L'OMBRE DE LE PEN, LE «CLAN DES VERSAILLAIS»

François Durvye, Renaud Labaye et Ambroise de Rancourt: le trio catho, réac et surdiplômé ne quitte plus la leader d'extrême droite et dicte désormais sa ligne libérale en vue de 2027. PAGES 2-5

(PUBLICITÉ)



© Philippe Lebruman

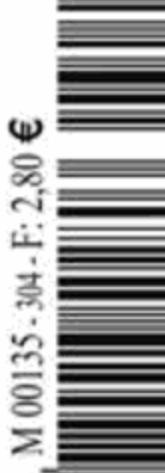
**Les grandes questions
c'est forcément
acrobatique.**

Le programme des spectacles sur [MC93.COM](#)

Seine-Saint-Denis
LE DÉPARTEMENT

MINISTÈRE
DE LA CULTURE
L'Etat soutient
l'art et la culture
Bobigny

MC
93
maison de la culture
de Seine-Saint-Denis
Bobigny



EDITORIAL

Par
PAUL QUINIO

Influence

«La Versailles connection.» La formule est bien sûr clichée. Mais les clichés ont souvent pour eux qu'ils ne sont jamais complètement faux. En l'occurrence, une enquête au long cours permet de l'étayer et donc de l'assumer. Les Versaillais dont on parle sont trois, catholiques tendance tradi, nés dans de bonnes familles comme on dit pour évoquer la grande bourgeoisie ou ces milieux épis de l'esprit militaire, et sont évidemment sortis des meilleures écoles. La connexion ? C'est celle de ces trois hommes avec la patronne du RN, Marine Le Pen. Ils s'appellent Renaud Labaye, Ambroise de Rancourt, François Durvye et frôlent tous la quarantaine.

A partir de 2017 et le crash présidentiel de Le Pen lors du débat du second tour face à Emmanuel Macron, ils ont officié dans l'ombre. Ils le sont de moins en moins et leur mission est double mais en réalité d'une grande transparence : remonter le niveau intellectuel du premier cercle de la leader de l'extrême droite et lui ouvrir les portes des milieux économiques et autres grandes fortunes françaises influentes. Une sorte de phase ultime dans l'entreprise de dédiabolisation engagée depuis un moment par Marine Le Pen.

Une dernière étape jugée indispensable pour enfin arriver au pouvoir en 2027, la marche de 2022 ayant encore été trop haute.

L'influence du trio sur le discours beaucoup plus pro-business de la patronne du RN est indéniable. En revanche, le paradoxe et le risque de cette évolution n'ont pas encore éclaté au grand jour. Le paradoxe est que d'une certaine manière, il s'agit d'un retour aux sources libérales de feu Jean-Marie Le Pen. Le risque est que cela finisse par sauter aux yeux de l'électorat issu des classes populaires ou des classes moyennes qui s'est laissé séduire par le discours soi-disant «social» de l'extrême droite, par ses dia-tribes antisystèmes ou ses saillies populistes. Le pari de Marine Le Pen est sans doute que la gauche est aujourd'hui trop faible pour que ce risque soit réellement pénalisant dans sa stratégie de conquête du pouvoir. ➤

Marine Le Pen et ses gendres idéo de Versailles

ENQUÊTE

Issus de l'Ouest parisien, diplômés de grandes écoles et armés d'une ardente foi catholique, les trois conseillers de la leader de l'extrême droite incarnent la bourgeoisie qu'ils souhaitent convertir au RN d'ici 2027.

Par

SOPHIE DES DÉSERTS et NICOLAS MASSOL

Comme ils détonnent avec leurs airs d'anciens communians. Tous trois si bien mis, col droit, sourires polis, pas le genre à se lâcher sur les pizzas du buffet, encore moins à la sono. Mais leurs pupilles brillent quand Marine Le Pen se met à chanter du Dalida. «Laissez-moi danser», jubile-t-elle en ce dimanche 2 juin, une semaine avant les européennes où le RN est donné au plus haut dans les sondages. Ils vibrent avec «Marine», encore surnommée «la patronne», heureux d'être invités dans sa maison de Saint-Nom-La-Bretèche, dans les Yvelines, entre ses chats et sa garde habituelle, Louis Aliot, ses amies, les vieux fidèles d'Hénin-Beaumont, le jeune Jordan Bardella salivant devant la victoire en marche.

Eux ont peu d'expérience en politique, pas d'historique avec le parti d'extrême droite, mais ils font désormais partie du premier cercle. «La Versailles connection», les appelle Marine Le Pen, familière de cette banlieue ouest cossue qu'elle

n'a jamais quittée et qui l'a toujours méprisée. Ces trois nouveaux mousquetaires ont grandi dans la ville royale, y habitent, et l'incarnent à la perfection. Dans tous ses clichés. Ils sont issus de familles nombreuses, liées au monde militaire, diplômés, viscéralement catholiques, convertis au RN – pour elle. Renaud Labaye, 40 ans, un saint-cyrien, titulaire d'un master à HEC, est le secrétaire général de son groupe à l'Assemblée. Ambroise de Rancourt, 38 ans, ex-pianiste professionnel, électeur de Mélenchon en 2017 – sans avoir jamais été de gauche pour autant, précise-t-il –, énarque sur le tard, passé par la Direction générale de l'armement, officie depuis six mois comme directeur de cabinet, chargé de rédiger le programme de la prochaine présidentielle. François Durvye, 41 ans, polytechnicien, joue le rôle de conseiller de l'ombre, omniprésent, tout en dirigeant le fonds d'investissement (1,6 milliard d'euros d'actifs) de l'entrepreneur ultra-conservateur Pierre-Edouard Stérim.

Ces Versaillais, rencontrés par Libération au terme d'une longue enquête, ont rallié Marine Le Pen au

moment de sa traversée du désert, après sa défaite face à Macron en 2017. Ils sont montés au combat pour elle, Bardella n'est qu'un dauphin à leurs yeux, doué mais peu capé. Ils l'encensent avec les mêmes mots : «Une femme désintéressée, en mission pour la France.» Eux aussi se disent guidés par la destinée, portés par leur foi. Dans leur discours, toujours lisse, parfaitement contrôlé, peuvent percer de rares échappées sur «le risque civilisationnel», l'urgence de «sauver la nation», vieille antienne de l'extrême droite.

Laver l'humiliation de 2017

Leur graal : porter au pouvoir la «patronne» et avec elle la préférence nationale, sa politique xénophobe. Pulvériser le front républicain, qui a encore fonctionné aux dernières législatives, réactivé par le flot de saillies racistes et antisémites des candidats frontistes. «C'était la dernière fois», croient-ils. Ils s'attellent nuit et jour à transformer le RN, sa

façade, nettoyer les combles, pour conquérir aussi les leurs : la bourgeoisie, la France d'en haut jusqu'ici allergique aux «extrêmes», refusant de choisir entre «la peste et le choléra». Sous leur impulsion, le programme économique du parti – le nerf de la guerre – est ainsi devenu libéral, générant depuis la dissolution une autre petite musique dans les milieux d'affaires sur le thème : après tout, le RN au moins est devenu pro-business... Marine Le Pen ne cesse de les ménager, tout en piétonnant leur ancien champion Macron, «ce soi-disant Mozart de la finance», créateur de déficits abyssaux. La voilà galvanisée par ces jeunes Versaillais qui l'adulent, et incarnent si bien ces élites qui lui permettront – elle en est persuadée – d'atteindre la dernière marche du pouvoir.

Aussi parle-t-elle volontiers d'eux à Libération, le 9 février, au retour du meeting à Madrid des extrêmes droites européennes, euphoriques après la victoire de Trump. «Ambroise, Renaud, François, des machines de guerre. Je n'ai jamais eu de tels cervaeux. Avec eux, c'est magique, il suffit d'appuyer sur un bouton. Ils sont sympathiques, em-

Marine Le Pen lors des vœux 2025





de Jordan Bardella, le 27 janvier à Paris. PHOTO GONZALO FUENTES. REUTERS

pathiques. Leur catholicisme social sans doute... Ils ont une sensibilité particulière, contrairement à tant d'autres "tout pour ma gueule". Ils sont le signe qu'on peut parler à un autre milieu, font le pont avec le milieu économique.» C'est peu dire, depuis l'arrivée à ses côtés des Versaillais, la révolution est quasi hallucinogène : renoncement à abolir la flat tax et à rétablir l'impôt sur la fortune, allègements massifs des droits de succession, suppression des impôts de production... «*On dirait du Macron 2017*», soupire un dirigeant du CAC, qui comme beaucoup observe l'évolution, tout en restant circonspect.

«*Je n'ai pas changé, simplement les milieux économiques me connaissaient mal*», ose Marine Le Pen. Sur le papier, elle s'est pourtant muée en championne de l'entrepreneuriat et de l'industrie française, en chantre de l'orthodoxie financière. Elle s'est mise à écrire des tribunes dans *le Figaro* et *les Echos*, à rencontrer des dirigeants d'entreprises comme Vincent Bolloré, le milliardaire en croisade réactionnaire, Eric Trappier, le dirigeant de Dassault, de hauts cadres d'Engie et de Total, des entrepreneurs, des producteurs

de cinéma, à fréquenter au grand jour les lieux du pouvoir. Combien elle a savouré son entrée en scène chez Laurent, la cantine du Cac 40, proche de l'Elysée, à l'automne 2023 avec Henri Proglio, l'ancien dirigeant de Veolia et EDF, qui partageait alors la vie de Rachida Dati. Ce grand squale, sollicité pour son expertise sur les questions énergétiques, avait prévu que le déjeuner se tienne dans un salon privé. Marine Le Pen avait fait réservé une table sur l'estrade, aux yeux du tout-Paris.

Labaye, premier apôtre

En finir avec «*le mépris social*» qu'elle a ressentie toute sa vie. C'est son obsession. Laver l'humiliation du débat présidentiel de 2017, quand elle s'est emmêlée dans ses fiches, promettant de rétablir l'écu, confondant Alstom et SFR, ridicule devant 16,5 millions de Français. Quelle honte, Marine Le Pen a même songé à jeter l'éponge. «*C'était douloureux*, admet-elle.

J'étais épaisée, prise d'une migraine ophtalmique, je n'avais aucune expérience d'un débat de second tour. J'avais prêté le flanc à la dague, je suis dans un moment de solitude.» L'héritière de l'extrême droite a senti qu'elle devait, pour survivre politiquement, changer de logiciel et d'entourage. Elle s'est construite, durant près de dix ans, en osmose avec Florian Philippot, son jeune binôme de l'époque, énarque chevènementiste, partisan du Frexit, celui qui l'a convaincue de rompre avec son père, ses sorties racistes et sa doxa libérale. La fille Le Pen a alors fustigé le patronat, vomi les «*puissances d'argent*», prôné un Etat surpuissant, budget illimité... «*On était antisystème*, rappelle l'ancien numéro 2. *Marine parlait de fascisme doré, du grand capital, on méprisait ces bourgeois qui ne pensent qu'en termes de fiscalité, on voulait parler à l'électorat de Mélenchon.*»

Après l'échec de 2017, exit Philippot, devenu, avec sa petite formation des Patriotes, complotiste. Sa sœur Marie-Caroline a aidé la candidate à relever la tête: relooking, nouveau sourire, régime, sport. Mais «*Marine est restée polytraumatisée, ob-*

serve un proche, challengée par sa nièce [Marion Maréchal, ndlr], jeune, jolie, libérale.» Elle réalise qu'elle ne peut plus mépriser l'économie et continuer à être perçue comme une «*Mélenchon en jupon*», ainsi que l'avait qualifiée, avant son ralliement au RN, Thierry Mariani. «*Je ne veux plus jamais être prise en défaut*», pose-t-elle quand elle recrute, en octobre 2017, son chef de cabinet, Renaud Labaye. C'est le pionnier de la garde versaillaise. Un grand brun diablement méthodique

Banco, Durvye n'a pas de tabou. Tout, dans sa vie, semble avoir coulé comme un fleuve tranquille, jolie enfance aux portes de Versailles, à Viroflay; père saint-cyrien, énarque, mère professeure de lettres à Saint-Cloud – où elle enseigna le latin à Marine Le Pen – puis à Lakanal, deux sœurs agrégées dont une polytechnicienne. «*J'ai été entouré de gens admirables, avec une seule valeur: le travail*», déroule le Versaillais, regard net sous les lunettes. François Durvye fait l'X (de 2003 à 2007), déjà porté vers la droite dure. «*On était en plein référendum sur l'Europe, je m'inquiétais pour la souveraineté de la France.*» Il milite pour le Mouvement pour la France de Philippe de Villiers, la voiture pleine d'affiches du châtelain vendéen. Il soutient en 2002 sa candidate à Versailles, Maud de Villèle, épouse d'Henry de Lesquen, cet énarque-polytechnicien fondateur du «Club de l'horloge», émanation libérale du courant racialiste de la Nouvelle Droite, devenu plus tard ouvertement négationniste. Durvye approche aussi à l'époque un autre pilier du club, tout aussi racialiste: l'énarque Jean-Yves Le Gallou, dont Suite page 4

FRONTAL

Libération renforce sa couverture de l'extrême droite. Chaque mardi, dans notre newsletter «Frontal», retrouvez enquêtes, reportages et indiscrets, par notre cellule de journalistes spécialisés.
Pour s'inscrire : libe.fr/frontal

Suite de la page 3 le fils était un camarade de l'X. «Nous avons entamé un dialogue bien plus tard», précise l'identitaire, côtoyé lors des dîners d'*«entrepreneurs patriotes»* organisés par Stérin. Le Versaillais minimise ses liens, sans doute parce que Libé a révélé son implication dans la création d'un cercle *«réservé aux Européens»*, aux relents suprémacistes.

En 2006, Durvye s'inscrit à l'IFP, l'Institut de formation politique, tout juste créé afin de promouvoir de nouvelles élites à droite et de rompre le cordon sanitaire avec l'extrême droite. «François a fait partie de la deuxième promotion, on est devenus amis», raconte l'un de ses fondateurs Alexandre Pesey, un ancien de l'UNI, le syndicat étudiant de la droite dure, qui a formé dans ses séminaires des centaines de cadres de LR, de Reconquête, du RN, des journalistes de *Valeurs actuelles* et du *JDD* version Geoffroy Lejeune. Puis le polytechnicien s'est marié, aux Invalides en 2007, avec une diplômée de l'EM Lyon qui a fait carrière dans la finance; lui a rejoint l'industrie pétrolière chez Schlumberger, missionné en Algérie, au Nigeria, au Congo, dans le Golfe... «J'ai mesuré la chance de vivre dans un Etat de droit, avec un tel système de santé, d'éducation, s'épanche-t-il. J'ai vécu à Dubaï, dans une société d'esclaves, et puis j'ai vu Macron vanter l'économie ubérisée mais moi, quand je vois des gens qui ne sortent pas de chez eux pour commander à manger, des pousses-pousse fleurir à Paris, je ne me dis pas que c'est le progrès. Et puis l'enseignement en maths dégringole, en particulier chez les filles. Je sens que tout part à vau-l'eau, un risque civilisationnel.»

Quand il rencontre Labaye en 2019, Durvye s'est reconvertis dans le conseil, au Boston Consulting Group. Mais il phosphore avec Pierre Edouard Stérin, le curieux financier, catholique réac, qui s'apprête à l'embaucher pour diriger le fonds d'investissement Otium, destiné à décupler sa fortune et à financer sa «Fondation du bien commun», qui soutient des associations en faveur de l'enseignement religieux ou contre l'avortement... Il cherche aussi le bon cheval pour remplacer Macron, et dîne avec Le Pen en 2019, à Versailles, chez Durvye. «Je n'ai pas vu l'intelligence briller», a confessé Stérin à *Libération*. «J'ai été effaré par la conception de la politique qu'a ce monsieur Stérin», dit, de son côté, la candidate. Mais le courant est passé avec François Durvye.

Lui est moins libertarien, attaché, comme elle, au rôle de l'Etat. Il se dit «frappé par l'épaisseur de cuir de cette femme». Marine Le Pen, elle, est flattée d'avoir conquis ce jeune polytechnicien, visiblement prêt à mouiller la chemise au grand jour. Ça ne court pas les rues autour d'elle. «Et des cathos, se réjouit Labaye, il n'y en avait presque plus.» Durvye ne tremble pas pour sa carrière puisque Stérin lui offre un poste en or. Il est au chaud, très bien payé, à la tête d'Otium capital, carte blanche pour turbiner pour Le Pen, à condition de faire fructifier son



François Durvye dans son bureau du fonds Otium, le 18 février. FLORENCE BROCHOIRE. DIVERGENCE

fonds – ce que le Polytechnicien réussit, avec une rentabilité de plus de 20 % gagnée en investissant notamment dans les loisirs, la tech, la santé et les sous-traitants de l'industrie nucléaire, avec l'ancien ministre socialiste du Redressement productif Arnaud Montebourg. Au bureau, certains s'émeuvent de voir le boss, qui peut prier le soir en salle de réunion avec ses plus fervents collabo-

rateurs, chanter les louanges de «Marine».

Devant quelques amis, il peut parler en investisseur: «J'ai acheté à la baisse, c'est elle qui a le plus de chance.» Mais il s'est véritablement pris d'amitié pour Marine Le Pen. Il mettra même 2,5 millions d'euros, avec Stérin à hauteur de 20%, pour acquérir la maison de Rueil-Malmaison des Le Pen, propriété en indivision des filles et de leur père. «Bon investissement», justifie Durvye, pour une bâtie, certes mal entretenue, occupée (le contrat signé prévoit que Jany Le Pen puisse l'occuper quelques mois après le décès de son époux) mais bien placée, sous-évaluée. Une opération discrètement ficelée, du pain bénit pour Marine Le Pen et ses sœurs. Durvye a ainsi rencontré Jany, perchée sur ses talons, et son vieil ogre à l'oeil de verre, qui lui a récité des poèmes. Avec les Le Pen, le polytechnicien s'encanaille. Lui, il envoie des notes impeccables à «Marine», la fréquente de plus en plus, chez elle,

chez lui. Quand l'une de ses meilleures amies lui dit que l'héritière Le Pen lui fait peur, il sourit. Son épouse, qui a voté Macron en 2017, a fini elle aussi par nouer des liens avec l'ex-finaliste, les quatre enfants sont «fans». «Une vraie tribu», loue Marine Le Pen qui semble avoir trouvé à Versailles une autre famille, rejointe par un «garçon venu de la gauche»: Ambroise de Rancourt.

Rancourt, gentilhomme anti-bourgeois

De gauche, c'est vite dit. Sa famille est de la droite dure catho, père cadre dans l'industrie de l'armement, mère au foyer, quatre enfants, son frère ainé était ami avec Durvye, au lycée Hoche de Versailles. Lui a intégré Sciences-Po, raté sa première année, tout lâché pour se consacrer au piano, intégrant le conservatoire de Neuchâtel. Jeunesse studieuse

près du lac, dans cette Suisse où tout roule si bien, «sans intérêt pour la politique», insiste-t-il: «Puis, il y a eu les attentats de 2015, le choc, impossible de continuer à vivre dans ma bulle.» Le pianiste est soudain pénétré par l'obsession de «sauver une France en déliquescence, minée par le communautarisme» et l'immigration. Il fréquente les milieux souverainistes, qui phosphorent notamment autour du blog de Coralie Delaume «l'Arène nue», flirte avec l'entourage d'Arnaud Montebourg, sympathise avec Georges Kuzmanovic, l'un des conseillers diplomatiques de Jean-Luc Mélenchon, pour lequel il a voté en 2017. «Je me souviens d'un garçon brillant qui s'ennuyait en Suisse, note Kuzmanovic. Il voulait rencontrer Mélenchon, qui n'a pas donné suite, pas son genre les aristos en pantalon de velours... Comme moi, Ambroise appréciait le Mélenchon inflexible sur la laïcité, celui qui disait qu'on ne pouvait plus accueillir autant d'immigrés avec un tel chômage. Puis, en 2018, il est devenu communautariste, obnubilé par le vote musulman, j'ai rompu. Rancourt, lui, est parti voir ailleurs.» Une vision de l'histoire que le sage aristo partage avec l'ex-insoumis devenu obsédé par l'immigration. A l'époque, il se lâche sur Facebook contre la macronie, la «honteuse suppression» de l'ISF, et la flat tax, «neuf milliards d'euros rendus au plus aisés». Il communique avec les gilets jaunes sur les ronds-points de Forcalquier, où ses parents possèdent une résidence secondaire. Ses brûlots numériques tapent dans l'œil de Jérôme Sainte Marie, le sondeur alors embarqué en sous-main pour Marine Le Pen, qui lui souffle de pilonner le bloc macroniste, «élitaire» et «mondialiste».

Il se prend d'affection pour ce jeune Rancourt, qui réussit l'ENA à 33 ans au second essai, pour faire de la politique. Il le recommande à Marine Le Pen. Rencontre chez elle, à l'été 2020, en tête à tête. Elle, seule avec ses chats: «J'ai lu et bien aimé vos notes.» Lui: «Je suis marqué par son intelligence, c'est une machine à fabriquer de la cohérence politique.» Rancourt sait parler à la femme toujours cognée par l'échec de 2017: «Nous allons gagner non pas en dépit de vous, mais parce que c'est vous.» Il lui dira encore: «Je suis là pour que vous ne soyiez jamais prise en défaut.» Vite, elle passe au tutiolement, lui donne un de ses félin de race somali, l'intègre à son équipe rapprochée. Et là, «signe de la Providence», comme le disent Durvye et Rancourt: les deux hommes se retrouvent dans une réunion en visio. Quelques mois plus tôt, l'énarque, alors en stage à l'ambassade de France à Moscou, avait appelé le polytechnicien, copain de son frère, pour parler politique énergétique. Les voilà engagés pour la «patronne», avec Labaye, tous voisins, rentrant régulièrement le soir ensemble, se croisant parfois au marché, plus rarement à la messe. Les Versaillais ne désespèrent pas de rabibocher la hiérarchie catholique avec l'héritière Le Pen qui, se réjouissent-ils, croit au Ciel.

Les voilà engagés pour la «patronne», tous voisins, rentrant régulièrement le soir ensemble, se croisant parfois au marché, plus rarement à la messe.

Pas question, en 2022, de planter le débat de l'entre-deux-tours. Durvye propose de le préparer, en petit commando, dans son manoir normand de Bellengreville, acheté en souvenir de son grand-père résistant, un ouvrier engagé dans les FTP. Retrouvailles en secret, l'ambiance est simple, familiale, confort, cuir et chintz, jouets au sol et crucifix au-dessus des lits. Rancourt tient le rôle de Macron, Labaye et Durvye prennent des notes, l'œil sur le chronomètre durant des sessions de deux heures et demie. Tous conseillent de prendre le contrepied de 2017: fini les attaques simplistes. «*Le méchant dans James Bond ne dévoile jamais ses cartes*», lui glissent-ils. Marine Le Pen écoute, elle carbure désormais à l'eau, se couche tôt. Ses chevaliers servants, eux, devisent tard. Jean-Philippe Tanguy, pilier de la campagne, découvre alors leur influence, loin des instances du parti dont Marine Le Pen désormais se méfie: trop de bavards, de courtisans, de bras cassés. Les cathos, eux, la revigoront, tout dévoués, véritables infiltrés dans l'establishment, plein d'idées nouvelles. Rancourt en suggère une que Macron aurait pu porter: la suppression de l'impôt sur le revenu pour les moins de 30 ans, manière à ses yeux d'enrayer la fuite des cerveaux. Durvye applaudit, planche de son côté, entre autres, sur la privatisation des autoroutes, de l'audiovisuel public et la réforme lepéniste des retraites avec laquelle il est pourtant en désaccord.

La marche encore trop haute

Avec eux, Marine Le Pen en 2022 progresse. La voilà armée de 88 députés à l'Assemblée. Renaud Labaye est bombardé secrétaire général du groupe. L'ancien militaire, qui œuvre sous un portrait de Richelieu, se présente comme le «gardien de la ligne», en lien constant avec «Marine». Il sait être aussi accort que cassant. «Il est caporaliste, infantilise les députés, méprise les collabs», cingle un cadre frontiste. Au groupe, on craint «l'abbé Labaye» et sa garde prétoriennne, ces collaborateurs qu'il façonne à sa main, choyés dans le prestigieux «Pavillon A», tout près de lui et de la cheffe. Les députés, eux, ont droit à des bureaux plus loin. Labaye recrute, si possible, dans son milieu, comme cette amie de sa paroisse, Sophie Dumont, ex-cadre de l'industrie pharmaceutique devenue conseillère économique du groupe RN, avant d'être limogée fin 2024 après l'exhumation d'un tweet antisémite. Pas de scandales surtout. Labaye travaille à la respectabilité du parti, loyal, capable d'étouffer ses convictions quand Marine Le Pen ordonne de faire voter la constitutionnalisation de l'IVG. C'est aussi lui qui a ordonné aux élus RN, réjouis après le sacre de Trump, de garder leur joie pour eux. Son crédo: «On n'est pas là pour se faire plaisir.»

Au soir de la dissolution, le 9 juin, un vent de frisson, et de panique, a saisi

les Versaillais. Le pouvoir est à portée de main, mais rien n'est prêt. Durvye hallucine devant le niveau des troupes, le fameux «plan Matignon» pas du tout opérationnel, l'incurie du directeur général du RN, Gilles Pennelle, les gaffes du médiatique vice-président de l'Assemblée - «Chenu c'est: une sortie, une connerie», s'emportait-il. Lui, qui n'a aucune expérience politique, s'est dit prêt à devenir ministre de l'Economie, jugeant «has been» l'autre candidat, pourtant favori de la patronne, Henri Proglio. Durvye s'est activé, avec ses acolytes, pour former un hypothétique gouvernement. Rancourt, dans son vivier de trentenaires, revendant avoir reçu près de 270 candidatures, issues des grandes écoles. Lui, sondant la bande de Stépin, le milieu des start-uppers, des polytechniciens, appelant aussi le DRH de l'école des Mines qui, d'après lui, avait déjà reçu des CV pour le RN, - ce que l'intéressé ne confirme, ni n'affirme. «J'ai collecté des dizaines de solides candidatures, jure Durvye. Le nom de Marine Le Pen ne rebute plus du tout les talents de moins de 40 ans.» Son vieux com-

«J'ai collecté des dizaines de solides candidatures

Le nom de Marine Le Pen ne rebute plus du tout les talents de moins de 40 ans.»

François Durvye

Conseiller de Marine Le Pen

plice de l'IFP, Alexandre Pesey, qui a formé des ambitieux dans toutes les droites, jusqu'aux plus extrêmes, a battu le rappel, dans un mail collectif: «L'heure est grave! Nous lançons à TOUS un appel massif à la mobilisation générale.» Les sélections ont eu lieu dans un petit appartement loué à deux pas du siège du RN, Porte de Saint-Cloud, où Marine Le Pen s'est enfermée avec sa garde rapprochée.

Jordan Bardella, qui se disait prêt pour Matignon, en avait en réalité

des sueurs froides. Durvye fut chargé de l'épauler. Lui qui avait coaché l'autodidacte pour affronter le Medef s'est activé pour rassurer les milieux d'affaires. Il a enchaîné les rendez-vous, seul ou avec la patronne, glissant toujours opportunément qu'il travaille chez Otium avec des hommes de gauche, tels Jacques Attali, et surtout Arnaud Montebourg qui l'estime. Et surtout, qu'il influe sur le programme frontiste. Sous son impulsion, les dispositifs de justice fiscale ont disparu, étant renvoyés à un vague «deuxième temps», conditionnés à un audit des comptes publics. Exit la réforme des retraites promise par Le Pen (seules les carrières longues auront droit à un ajustement), la réduction de la TVA sur les produits de première nécessité, le rétablissement de l'ISF, remplacé par un impôt aux contours flous, «sur la fortune financière». L'officiel «monsieur économie» du RN, Jean-Philippe Tanguy, le député de la Somme, partisan d'une ligne sociale-populiste, s'agace. Durvye revendique un vrai patriotisme économique, mais il est aussi libéral.

Il échange avec Le Gallou, dont il a lu avec soin *le Manuel de la lutte contre la dédiabolisation*, déjeune régulièrement avec Bruno Méret, l'ex-polytechnicien du FN, partisan de l'union des droites, aujourd'hui grand pourfendeur du «gouvernement des juges» et de l'Etat de droit.

Devant le cercueil de Le Pen

Dans les locaux du fonds Otium, Libé a croisé Victor Aubert, le dirigeant d'Academia Christiana, un groupuscule racialiste et intégriste, en quête de financements. François Durvye dialogue avec Eric Ciotti, l'ex-patron de LR rallié à Le Pen, qui l'a invité début janvier à son colloque «tronçonneuse» pour tailler dans la dépense publique. C'est le financier qui a, in fine, modelé le livret du RN destiné aux entrepreneurs, biffé les dispositions sur la fiscalité des successions d'entreprises, la suppression de la flat tax, en arguant qu'elle fait vivre de nombreux petits chefs d'entreprise. Tanguy a alors obtenu de la plafonner à 60 000 euros par an. C'est une lutte d'influence, sourde, qui bout en interne. Bardella, lui, se méfie de l'omniprésence des Versaillais, résistant aux injonctions de Durvye de recruter un nouveau DG au RN, «un vrai pro trouvé par un chasseur de têtes». Et Marine Le Pen divise pour mieux régner.

Durant l'éphémère gouvernement Barnier, elle a d'abord missionné Rancourt et Durvye, qui parlaient le même langage techno libéral que les équipes de Matignon, en phase pour ne pas censurer. Puis elle a écouté le bruit du terrain, rapporté par ses vieux fidèles, et décreté la censure. «Les technos croyaient faire plier la mère tape-dure, se rengorge-t-elle. François est un gentil, il mésestime les rapports de force. Moi, je défends les classes populaires. Je suis une vieille politique blanchie sous le harnais...»

Les Versaillais comme toujours s'inclinent. Ils ont fait corps autour de leur cheffe durant le procès des assistants du RN, lui remontant le moral avec des juristes, quand le procureur requiert contre elle cinq ans d'inéligibilité avec exécution provisoire. Ils ont communiqué, au premier rang, en l'église Notre-Dame-du-Val-de-Grâce, devant le cercueil de Jean-Marie Le Pen. Eux, les gendres idéaux, encensent désormais la mémoire du diable de la République. Labaye avait organisé la messe au cordeau, choisi les chants, éjecté les vieux fidèles infréquentables comme Lesquen et les antisémites de Rivarol. Tous l'ont entourée, protecteurs, se réjouissant que, dans l'épreuve, «la patronne» ait retrouvé l'épaule de son ancien compagnon Louis Aliot. «C'est une telle vie de solitude», souffle l'un d'eux. L'avenir politique de Marine Le Pen est désormais entre les mains de la justice, qui rendra sa décision le 31 mars. Eux s'en remettent au ciel: «C'est l'avantage d'être des cathos providentialistes.»



Ambroise de Rancourt à la cérémonie d'hommage à Le Pen père le 16 janvier. B.GIRETTE. HANS LUCAS



Renaud Labaye à la soirée électorale des législatives du RN, le 7 juillet à Paris. DENIS ALLARD



Manifestation de soutien à l'Ukraine devant son ambassade à Varsovie, le 24 février. PHOTO MAREK ANTONI IWANCZUK. SOPA IMAGES

Le jour où l'Amérique nous a quittés

Par **SERGE JULY**
Chroniqueur politique

Le vendredi 28 février sera désormais un repère dans l'histoire contemporaine, le jour où l'on aura tiré le rideau sur l'après-Deuxième Guerre mondiale, sur une époque où l'Amérique veillait sur l'Europe et effrayait la Russie, le jour où l'Amérique nous aura quittés. On avait tant aimé être libérés par les Américains...

Pour célébrer le troisième anniversaire de la guerre russo-ukrainienne, Donald Trump a fait très fort. Manifestement, le président américain ne se souvenait pas de l'échec de l'agression russe en Ukraine il y a trois ans. Pour lui, Volodymyr Zelensky est le

dictateur, et s'il a choisi le parti de Poutine, c'est parce que l'autocrate russe est beaucoup plus fréquentable que ce guerrier en tee-shirt kaki. Où a-t-il été chercher tout ça ? Je me suis demandé à quel moment le président ukrainien allait réagir, alors qu'il était filmé dans le Bureau ovale. J'avais exclu, évidemment, l'hypothèse de la baffe télévisée en riposte ! Finalement, Zelensky s'est très bien maîtrisé. Il s'est gardé d'explorer en direct. Au départ, la réunion était prévue pour mettre en scène la signature de Zelensky sur le don des terres rares ukrainiennes aux Etats-Unis. Mais selon certaines

versions, les conseillers du président américain se seraient aperçus in extremis que cela revenait à reconnaître que le Donbass occupé par les Russes était en fait une terre ukrainienne, alors qu'il avait été annexé par Moscou. Donc pour éviter une catastrophe avec Poutine, il valait mieux annuler la séance de signature. Le moyen trouvé par Trump lui ressemble : insulter Zelensky, le pousser à la faute, aidé par ce butor de J. D. Vance, le vice-président, et par un journaliste complotiste d'extrême droite, au premier rang dans le Bureau ovale, qui a harcelé de questions provocantes le président ukrainien

pour le faire sortir de ses gonds. En vain, Zelensky ayant résisté à toutes les tentatives.

Si la goujaterie de Trump n'avait rien d'inhabituel, la surprise est venue de la découverte qu'il parlait en réalité la langue du chef d'Etat russe, avec les mêmes mots, les mêmes éléments de langage, tandis que le vice-président américain, J. D. Vance, parlait comme Medvedev, la très vulgaire doublure de Poutine. Était-il vraiment politique de lâcher les Ukrainiens, en direct à la télévision, dans le bureau présidentiel avec le monde entier pour témoin ? Non, évidemment. Ce spectacle déplaisant était-il destiné à un seul téléspectateur, Poutine ? Le président russe voulait-il une preuve qu'entre l'Ukraine et lui, Trump avait tranché ? Le chef d'Etat américain a en tout cas sacrifié en direct le partenariat avec l'Europe, choisissant une alliance avec la Russie tellement pleine de promesses qu'on se demande vraiment lesquelles...

La réaction européenne est évidemment une bonne nouvelle. Comment sauver l'Ukraine aujourd'hui ? Il a fallu un choc planétaire pour que cette question rencontre une réponse. Construire un plan de paix, définir des garanties de sécurité, lancer un emprunt auprès de la Banque centrale européenne, indispensable pour financer à grande échelle la fabrication et l'achat de matériels militaires et la mise en place d'un dôme de fer au-dessus de l'Europe, assurer, via la France et le Royaume-Uni, une protection nucléaire : c'est ce dispositif global qui serait proposé aux Ukrainiens, mais aussi à Trump, en espérant qu'il ne prive pas Kyiv des précieux renseignements américains.

Le moment est capital pour le développement de l'entité européenne, car le nucléaire ne se partage pas. Il sert à faire peur, il incarne une menace de destruction pour nos adversaires et les ennemis de nos amis. Seuls deux pays en Europe disposent de l'arme nucléaire : le Royaume-Uni et la France. Le handicap des Britanniques : Washington a fourni les ogives et gardé la clé de leur utilisation, à la différence de la France qui est totalement indépendante. Le général de Gaulle finalement nous avait bien préparés, car de toute évidence, nous ne sommes plus aussi amis qu'autrefois avec les Etats-Unis. Et le temps est venu où il faudra se défendre tout seul. ◀

EDITOS/

Derrière le «pacifisme» pour l'Ukraine, le défaitisme

Par **THOMAS LEGRAND**
Chroniqueur politique

Ceux qui réclament la paix américano-russe en Ukraine sont ceux qui ne croyaient pas que la Russie voulait envahir l'Ukraine. Ceux qui ne voulaient pas sanctionner la Russie après l'invasion. Les mêmes qui, depuis trois ans, refusent ou rechignent à aider l'Ukraine. Ce sont ceux, aussi, qui estimaient que la Russie était la solution la plus sage pour la Syrie. Ceux, surtout, qui trouvaient que l'idéologie réactionnaire chrétienne ultra et autoritaire de Vladimir Poutine était un modèle : l'extrême droite française.

«Divine surprise», comme disait Charles Maurras quand, en 1940, la nouvelle situation de la France envahie par l'Allemagne nazie ouvrait la perspective d'une «Révolution nationale» pour en finir avec la République. «Divine surprise», de la même façon, se disent toutes les extrêmes droites européennes, voilà que l'Amérique de Trump, Vance et Musk pense maintenant comme la Russie de Poutine. Car derrière les options géostratégiques affichées par ce présumé pragmatisme, ce sont bien des considérations idéologiques qui déterminent le type de paix recherchée par les uns ou les autres. Au sein de nos droites radicales, on est plus ou moins francs. Eric Zemmour, Sarah Knafo et leur petit mouvement politique sont alignés sur un trump-poutinisme décomplexé et assumé. «On pense comme eux», disent-ils quasiment sans ambages.

Marine Le Pen et la grande majorité des cadres de son parti pensent aussi comme le couple populo-nationaliste américain et russe. Mais puisque le RN progresse en se banalisant, l'expression franche de

cette communauté de vues avec Trump et Poutine nuirait à la stratégie électorale. La patronne du Rassemblement national s'en sort donc par des propos censés vanter une sorte de realpolitik neutre, un pacifisme de statu quo. La séance d'humiliation de Zelensky par Trump n'avait de notable pour elle que le fait de s'être déroulée devant les caméras. Après tout, chacun défendait ses intérêts, quoi de plus banal... A l'autre bout du spectre politique, Jean-Luc Mélenchon est dans une autre situation. Il veut aussi la paix en l'état, sans trop se soucier – du moins il ne l'exprime pas – du rapport de force favorable à la Russie sur le terrain dans le Donbass. Comme tout le monde, il constate que l'Europe ne peut pas se passer des Etats-Unis pour sa défense ou même pour imposer quoi que ce soit à la Russie. Mais, comme Marine Le Pen, au lieu d'en tirer la conclusion selon laquelle il faut que l'Europe se renforce rapidement et se coordonne, il fait preuve de fatalisme calculé qui aboutit à laisser le champ libre aux plus forts, Poutine et Trump, qui imposeraient une paix, même perdante, à l'Ukraine. C'est le sens de la dernière note de blog du leader insoumis, commentant la réunion des Européens à Londres dimanche : «Les commentateurs ont passé leur temps à célébrer un songe creux de pseudo-souveraineté européenne dans le seul but de justifier le passage à l'économie de guerre en Europe. Le reste ne voulait absolument rien dire de concret ni de sérieux», écrit-il. En toute hypothèse, il n'existe aucune possibilité militaire (dissuasion nucléaire mise à part) de conduire une guerre si peu que ce soit victorieuse contre la Russie ou qui que ce soit.» Bref, laissons faire les grands. La position habituelle de LFI reste

le «non-alignement» sur les grandes puissances, Etats-Unis d'Amérique en tête. Mais maintenant que Moscou et Washington sont sur la même ligne, une ligne opposée à celle de l'Europe,

ce «non-alignement» ne veut plus rien dire. La nouvelle situation géopolitique trouble tout et Mélenchon a beau jeu de rappeler qu'il avait toujours dit qu'il ne fallait pas s'ali-

gner sur les Etats-Unis... L'insoumis n'est cependant pas dans la même situation que Marine Le Pen. Il déteste les idéologies poutiniennes et trumpiniennes, bien sûr, mais son aversion

pour l'idée d'une puissance européenne, pour lui forcément «libérale», le fait verser, de fait, comme l'extrême droite, parmi les partisans d'une paix du plus fort. ➤

L'affiche pour l'Université de la Terre 2025, intitulée "NATURE FUTUR", est réalisée par Natacha Bigan. Elle est entièrement en noir et blanc. Au sommet, une petite illustration d'un personnage assis sur une étoile est encadrée par le logo "20 ANS" et le nom "Université de la terre". Le titre "NATURE FUTUR" est écrit en lettres géantes, intégrées à une composition d'éléments naturels : des oiseaux volant, des papillons, des poissons nageant, et des personnes dans un environnement sauvage. En bas de l'affiche, il est écrit "Deux jours pour comprendre et agir" et les dates "14 & 15 MARS 2025". L'emplacement est spécifié comme étant "À l'UNESCO • PARIS" et le site web "www.universitedelaterre.com" est indiqué. À l'extrémité droite, il y a un QR code. En bas de l'affiche, une liste de partenaires est publiée, dont UNESCO, République Française, OFB, Kering, Saint-Gobain, Zeiss, Hennessy, Fondation Nature & Société, Novo Nordisk, Phitrust, et Sup Biotech. Des logos de médias et d'organisations comme AFD, Bain & Company, Comité Colbert, Egis, FFB, Hennessy, Fondation Nature & Société, Novo Nordisk, Phitrust, et Sup Biotech sont également visibles.

A l'Assemblée, l'Ukraine ranime les clivages sur la défense européenne

François Bayrou a dénoncé lundi la «brutalité» avec laquelle le président américain, Donald Trump, a traité vendredi son homologue ukrainien, Volodymyr Zelensky. L'extrême droite et les insoumis se sont démarqués par leur opposition à une défense européenne commune.

Par
VICTOR BOITEAU

Impossible, assis dans les balcons de l'hémicycle, Vadym Omelchenko écoute les orateurs défilé à la tribune. Trois ans après l'invasion de son pays par la Russie, l'ambassadeur ukrainien en France connaît les positions de chacun. Annoncé mi-février, le débat parlementaire de lundi concernant la «situation en Ukraine et [la] sécurité en Europe», organisé au titre de l'article 50-1 de la Constitution, a pourtant pris une autre dimension après l'humiliation infligée vendredi soir à la Maison Blanche par Donald Trump à Volodymyr Zelensky. «Les choses s'accélèrent», a débuté François Bayrou, évoquant une «scène sidérante, marquée de brutalité» et dont «le but était de faire plier par la menace le président ukrainien pour qu'il se rende aux exigences de son agresseur».

«Impérialisme»

«Pour l'honneur de l'Europe, le président Zelensky n'a pas plié», a poursuivi le Premier ministre, applaudi par la droite, les députés du bloc central, les socialistes et les



François Bayrou
lundi à la tribune
de l'Assemblée.
PHOTO STÉPHANE
MAHÉ. REUTERS

écologistes. Ni les députés lepénistes, ni les ciottistes n'ont approuvé le propos. Chez La France insoumise, après un rapide coup d'œil à Manuel Bompard, pilier du groupe, certains applaudissent du bout des doigts.

Face aux députés, François Bayrou est revenu sur le «détonateur» de l'épisode à Washington, à savoir «l'invasion en vue de l'annexion de l'Ukraine par les forces armées de la Fédération de Russie, sur ordre de Vladimir Poutine, le 24 février 2022». Pour le chef du gouvernement, l'attaque de la Russie a «libéré les démons endormis»: «l'esprit de domination», «l'impérialisme», «la volonté d'asservir l'autre», «le culte de la force», etc. «C'est la fin de la loi du plus juste, c'est le règne de la loi du plus fort», a posé le locataire de Matignon, pour qui l'échange entre Trump et Zelensky marque la rupture avec «l'idée de l'identité et de l'unité de l'Occident». Face au président américain, animé d'une «même volonté de domination» que «chez des puissances auxquelles nous voulions résister», le chef du gouvernement a appelé à la solidarité européenne, au lendemain d'un déplacement d'Emmanuel Macron à Londres, aux côtés des dirigeants européens. «Il n'y a plus de loi qui s'impose à tous et nous, Français et Européens, ne sommes pas armés pour un temps où la loi est tenue pour négligeable», a posé François Bayrou de son côté.

Aux députés, le Premier ministre n'a pas apporté de précisions supplémentaires sur les annonces du chef de l'Etat – la politique étrangère relevant du «domaine réservé». Aux côtés du Premier ministre britannique, Keir Starmer, Emmanuel Macron a avancé l'idée d'une trêve d'un mois en Ukraine, «dans les airs, sur les mers et les infrastructures énergétiques». Lundi matin, Londres a relativisé cette option. «Il n'y a pas d'accord sur ce à quoi ressemblerait une trêve», a déclaré Luke Pollard, secrétaire d'Etat britannique aux Forces armées. «Lorsque le monde tremble sur ses bases, la solidarité, l'entente, l'action en commun de nos pays de la famille européenne sont la seule réponse possible», a seulement déclaré François Bayrou, évoquant une aide financière, matérielle ou encore diplomatique. «L'Union européenne est pour nous le seul chemin et la seule stratégie possible.» Une position réfutée par l'extrême droite parlementaire. A la tribune, Marine Le Pen a défendu sa vision proche d'une Europe des nations,

opposée au fédéralisme européen, dont la mise en place d'une défense commune serait un avatar. Pour l'Ukraine, l'ex-candidate à la présidentielle prône une paix avec les «nations», sans l'Union européenne ni l'Otan, mais avec les pays qui ont «un intérêt dans la stabilisation de la région». La députée du Pas-de-Calais a également redit son refus de l'entrée de l'Ukraine dans l'UE et l'Otan. Et celle qui avait rencontré Vladimir Poutine à Moscou, en mars 2017, a dénoncé «l'intransigeance occidentale vis-à-vis de la Russie ces dernières années», affirmant: «Le courage, c'est de dialoguer y compris face à des dirigeants avec lesquels nous avons de profonds différends.»

Anti-atlantisme

Toujours accusée d'accointances avec le Kremlin, la cheffe de file du RN à l'Assemblée a également réclamé un «bilan des aides fournies à l'Ukraine y compris à travers l'Union européenne», notamment afin de comprendre à quoi ont servi «des intérêts des avoirs russes gelés». «Partager la dissuasion [nucléaire], c'est l'abolir», a également affirmé Marine Le Pen, alors que le chef de l'Etat a relancé le débat sur une dissuasion européenne. Aucun mot, en revanche, sur la scène ahurissante de vendredi à Washington. Son allié Eric Ciotti s'est chargé, lui, de torpiller «l'effacement de l'Europe» dans le conflit. Pour le député des Alpes-Maritimes, «l'objectif» reste «le cessez-le-feu en Ukraine». «Votre paix c'est une soumission!» lui a lancé en réponse un député macroniste. «Nous n'avons jamais cédé à la tentation d'une paix bâclée», a déclaré peu après lui l'ancien Premier ministre Gabriel Attal, qui s'est rendu en Ukraine fin février.

«Derrière l'Ukraine, c'est l'Europe qui est en danger, a prévenu le patron de Renaissance et de ses députés. L'appétit du Kremlin est insatiable.» A gauche, le conflit ukrainien continue de diviser. Par la voix d'Aurélien Saintoul, les insoumis ont de nouveau exprimé leur opposition à une défense européenne commune. Fidèle à la ligne anti-atlantiste de Jean-Luc Mélenchon, le député des Hauts-de-Seine a déploré une «situation de dépendance à l'égard des Etats-Unis». Les socialistes, eux, soutiennent le gouvernement dans la voie d'une Europe de la défense. «Notre vieille Europe, avec sa part d'universel, est à l'heure du choix, a lancé Boris Vallaud, patron des députés PS. [...] Nous devons renforcer notre autonomie stratégique.»



Vladimir Poutine à Moscou, le 17 février. PHOTO POOL MIKHAILO METZEL. SPUTNIK. REUTERS

A Moscou, Vladimir Poutine savoure sa bonne fortune

Le Kremlin continue de profiter du revirement américain et des effets de l'altercation de vendredi entre Trump et Zelensky dans le Bureau ovale.

Vladimir Poutine peut se frotter les mains, sans toujours avoir levé le petit doigt. Depuis la reprise officielle de ses relations avec Washington, il y a peine quinze jours (ressenti 100), les souhaits du Kremlin commencent à se réaliser, par l'intercession de Donald Trump. A commencer par une fêlure de la dorsale transatlantique, la dislocation de cet «Occident collectif» si hostile à la Russie. Les Etats-Unis d'Amérique et l'Union européenne ne sont plus du même côté des barricades. Dans un enchaînement vertigineux, qui a culminé vendredi avec la séance d'humiliation dans le Bureau ovale par les leaders américains d'un président ukrainien acculé mais droit dans ses bottes, Washington semble avoir définitivement choisi son camp: avec Moscou, contre l'Europe. Qui, elle, fait bloc derrière l'Ukraine.

Leitmotiv. «La nouvelle administration [américaine] modifie rapidement toutes les configurations de sa politique étrangère. Cela coïncide largement avec notre vision», a déclaré dimanche le porte-parole du Kremlin, Dmitri Peskov, dans une interview qui avait été enregistrée avant même le craquage dans le Bureau ovale. Déjà, le 24 février, jour du troisième anniversaire du début de l'invasion russe, les Etats-Unis avaient choisi, à l'ONU, de s'opposer, aux côtés de la Russie, à la résolution préparée par l'Ukraine et ses alliés

européens, qui dénonçait l'agression russe et insistait sur le retrait immédiat des troupes russes du territoire ukrainien. «Position équilibrée [qui] témoigne d'un réel désir de contribuer à un règlement», s'était félicité le Kremlin. Depuis que Trump a traité Zelensky de «dictateur sans élection», le 19 février, en reprenant un leitmotiv de la propagande russe, les arguments et les éléments de langage de la Maison Blanche sont sensiblement les mêmes qu'à Moscou: le «clown» Zelensky, «incapable de négocier», «refuse le cessez-le-feu», jouant avec «des millions de vies» et cherche à provoquer «une troisième guerre mondiale».

Désormais le leadership américain appelle ouvertement à la démission du président ukrainien, autre condition sine qua non avancée par Moscou. Après l'altercation à la Maison Blanche, le sénateur républicain Lindsey Graham avait éructé: «Zelensky doit soit changer profondément d'attitude ou partir.» Dimanche, le président républicain de la Chambre des représentants, Mike Johnson, a renchérit: «Soit (le président Zelensky) revient à la raison et à la table des négociations avec gratitude, soit quelqu'un d'autre doit diriger le pays pour le faire.» «Nous avons besoin d'un dirigeant qui peut traiter avec nous, traiter avec les Russes à un moment», a déclaré de son côté le conseiller à la sécurité nationale, Mike Waltz. Ce narratif ne peut que réjouir Moscou, puisqu'il fait pleinement écho au sien. Vladimir Poutine ne s'est pas exprimé ces derniers jours, mais il «est au courant de tout ce qui s'est passé, de toutes les nuances», assurait lundi son porte-parole, en soulignant qu'«une fois de plus, toute la partie russe a été convaincue que Poutine avait raison

lorsqu'il a déclaré que malgré l'ouverture de la Russie au processus de négociation, ces bonnes intentions se heurtaient à la réticence du régime de Kyiv à maintenir cette dynamique».

Livrailles d'armes. Selon le *New York Times*, Donald Trump devait se réunir lundi avec le secrétaire d'Etat, Marco Rubio, et celui à la Défense, Pete Hegseth, pour examiner les mesures à prendre, dont la suspension ou l'annulation de l'aide militaire à l'Ukraine, y compris les dernières livraisons de munitions et d'équipements autorisées et payées sous l'administration Biden. Reste à voir si toutes ces déclarations, altercations et alignements américains vont se traduire par des actes favorables à la Russie. Selon CNN, «rien n'a été annoncé en public. Mais en privé, on parle d'une accélération de la préparation du sommet Trump-Poutine, toujours dans les tuyaux».

Quel que soit le degré réel du réchauffement des relations entre Moscou et Washington, rien ne permet néanmoins d'augurer que, sur le dossier ukrainien, Poutine aura gain de cause, préviennent les experts. «Le principal objectif de Poutine depuis le début de la guerre est de mettre fin à l'Etat ukrainien dans sa forme actuelle et d'obtenir des «garanties à toute épreuve» que personne ne pourra jamais utiliser ce territoire militairement et géopolitiquement contre la Russie», rappelle la politologue Tatiana Stanovaya, dans un éditorial du centre Carnegie Eurasia Russia. «Même Trump ne propose rien de tel. Il pousse d'ailleurs les Européens à envoyer leurs contingents militaires en Ukraine pour assurer la sécurité. Un tel scénario est absolument inacceptable pour la Russie.»

VERONIKA DORMAN



Dans les entreprises à la frontière avec les Etats-Unis, comme Aspen Medical Products, les ouvriers augmentent la cadence de production avant l'entrée en vigueur des droits de

Droits de douane Tijuana, première ligne de la guerre commerciale

REPORTAGE

Les taxes imposées par Donald Trump au Mexique doivent entrer en vigueur ce mardi. Dans les «maquiladoras», ces usines frontalières exemptées de tarifs douaniers, les ouvriers redoutent la délocalisation.

Par
DIEGO CALMARD
Envoyé spécial à Tijuana (Mexique)
Photos

FELIX MARQUEZ

Une centaine de gilets vert émeraude sont à l'œuvre, chacun à son atelier. Le martèlement des machines à coudre résonne en écho sous l'énorme entrepôt de Aspen Medical Products, une entreprise

de fabrication de matériel de santé pour la colonne vertébrale. Le regard concentré, une femme découpe des minerves pour le cou ; dans une autre section, d'autres terminent des ceintures lombaires et des attelles. «*Nous, notre fort, c'est la rapidité de livraison*, lâche Mario Gracia, responsable de la manutention dans cette usine de Tijuana. *S'il commande depuis la Chine, le client américain doit attendre que le matériel arrive par avion et ça prend au moins une semaine. Alors que nous,*

on peut le faire en vingt-quatre heures.» Après avoir été repoussés d'un mois par Washington, les droits de douane de 25 % imposés par les Etats-Unis sur les importations mexicaines et canadiennes menacent toujours. La semaine dernière, des cadres des ministères mexicains de l'Economie et du Budget se sont rendus à Washington pour continuer à négocier avec l'administration américaine, et la présidente de gauche, Claudia Sheinbaum, avait dit croire à un nouveau délai. Mais Donald Trump, qui accuse ses voisins et la Chine de favoriser l'entrée de fentanyl – un opioïde utilisé comme stupéfiant – aux Etats-Unis et présente ces barrières douanières comme une punition, n'a pas fléchi.

MAIN-D'ŒUVRE À BAS COÛT

Aujourd'hui, près de 80 % des exportations du Mexique se font vers les Etats-Unis, soit 466 milliards de dollars en 2024 (environ 443 milliards d'euros). Si toutes les entreprises qui commercent avec le nord sont concernées, la menace pèse particulièrement lourd dans le secteur des *maquiladoras*. Installées à la frontière américaine, ces entreprises bénéficient justement d'exemption de droits de douane pour accélérer la production et faciliter l'exportation vers les Etats-Unis. Chez Aspen Medical Products, la totalité de l'activité se fait avec le voisin du nord. Alors forcément, l'agitation règne. «*Même ceux qui travaillent avec Trump ne savent pas ce que fait ce monsieur*», soupire René Paredes, directeur des opérations de l'entreprise de matériel médical. Un œil sur son écran d'ordinateur, un autre sur les ateliers visibles à travers la vitre de son bureau, il enchaîne les réunions en visioconférence. Au long des 3150 kilomètres de frontière entre les deux pays, les *maquiladoras* ont redessiné le paysage tout en bouleversant l'économie du Mexique, qui bénéficie de la proximité avec le marché américain pour exporter. Les Etats-Unis ne sont pas en reste et profitent d'une main-d'œuvre bon marché pour manufacturer à moindre coût. A Tijuana, on produit du matériel médical, de l'électronique, du textile, ainsi que des automobiles. Chrysler, General Motors, Toyota, Panasonic ou les enceintes Bose : toutes ces

marques se sont installées lors des trente dernières années à l'orée des Etats-Unis, si bien que 86 % des entreprises étrangères basées au Mexique sont étasuniennes. Une dynamique issue de l'accord de libre-échange nord-américain, mis en place en 1994, mais que Trump a voulu renégocier en 2020, signant l'accord Canada Etats-Unis Mexique, et dont il veut à nouveau modifier les contours lorsque cela sera possible, en avril 2026. Car le déficit commercial pour les Etats-Unis, qui ennuie particulièrement Trump, est de 157 milliards de dollars. «*Je lui ai rappelé que ce n'était pas un déficit, que l'on était des partenaires, liés par un accord et qu'il s'agissait de la meilleure manière de concurrencer la Chine*», a défendu Sheinbaum début février. Un discours pour le convaincre que le Mexique ne lorgnerait plus sur la Chine : dès novembre, elle a proposé d'inciter les entreprises à remplacer les pièces chinoises par d'autres fabriquées localement. La raison ? Le Mexique achète chaque année pour 113 milliards de dollars au géant asiatique et le magnat américain accuse son voisin de faire entrer trop facilement ces produits chinois, utilisés ensuite dans les usines mexicaines... puis exporées vers les Etats-Unis. Élu sur un programme protectionniste, Trump a promis à son électorat populaire et ouvrier de rapatrier l'industrie dans son pays, notamment dans le secteur automobile. Il souhaite aussi frapper les importations d'acier et d'aluminium mexicain, en les taxant à hauteur de 25 % à partir du

12 mars. Et peu importe si la balance commerciale en la matière est deux fois plus favorable pour les Etats-Unis (4 milliards d'exportations vers le Mexique contre 2 milliards d'importations). «*Un mouvement bizarre*», souffle Alejandro Brugués, professeur en économie au Collège de la frontière, un institut de recherche. Selon les experts, il n'y aurait aucun gagnant à ces «*aranceles*», les fameux droits de douane qui menacent le Mexique. Si l'offensive douanière de Trump vise réellement à reconstituer un tissu industriel côté américain, les Etats-Unis risquent d'être confrontés à un problème de main-d'œuvre, estime René Paredes, à Tijuana. «*Nous*





douanes promis par Donald Trump sur les importations venant du Mexique.

produisons depuis plus de cinquante ans, nous avons le savoir-faire. Et il n'y a aucune comparaison entre les coûts d'exploitation au Mexique et aux Etats-Unis. Trump peut faire tous les efforts du monde, mais là-bas, il n'y a ni la qualité ni la quantité de personnes pour travailler dans l'industrie. Au Mexique, 3,9 millions de personnes travaillent dans l'industrie d'exportation, où va-t-il les trouver chez lui?

lance le directeur des opérations. Et les «expulsions massives» d'immigrés en situation irrégulière aux Etats-Unis, également promises par Trump, «risquent de rendre le manque de main-d'œuvre encore plus criant», renchérit Alejandro Brugués. Pour les employés des maquiladoras de Tijuana, la délocalisation aurait des conséquences désastreuses. «C'est quelque chose dont on parle un peu. On suit cela de loin», euphémise Mario Gracia en inspectant les postes de travail de l'usine de produits médicaux. «En vérité, on ressent une ambiance différente, reconnaît René Paredes. Les employés sont tous à l'heure, l'absentéisme diminue. C'est implicite, mais ils sont conscients que le marché peut être fragile avec ce qu'il se passe de l'autre côté. On peut dire qu'ils s'attachent à leur emploi. En ce moment, personne ne demande des vacances.»

GARDE NATIONALE DÉPLOYÉE

Depuis les énormes portes du hangar de Klingspor, les six mètres de hauteur de mur frontalier toisent les travailleurs: à l'intérieur de cette entreprise allemande, on s'attelle à découper des brosses et des disques abrasifs, indispensables aux machines à limer et à découper. José Luis Contreras, directeur de l'Association d'industriels de la Mesa de Otay – au sein de laquelle on trouve une cinquantaine de maquiladoras –, l'a remarqué, lui qui est venu inspecter la ligne interminable de semi et double-remorques qui s'apprêtent à traverser le passage d'Otay: «Ça chauffe dans les usines! Les maquiladoras se pressent d'assembler et d'envoyer de l'autre côté pour éviter toute surtaxe en mars.» Une activité qui signifie forcément une hausse de la demande des entreprises américaines. «On n'est pas sûr que Trump va faire ça, ce serait une folie pour le consommateur américain, l'inflation va exploser puisque les coûts d'importation vont augmenter!» Initialement prévus pour début février, les droits de douane ont été reportés à la suite d'un simple coup de fil entre les

deux chefs d'Etats, au cours duquel Claudia Sheinbaum s'est engagée à déployer 10 000 membres de la Garde nationale le long de la frontière. Dès le 4 février, des avions de cette branche de l'armée, également chargée sur le reste du territoire mexicain de la sécurité civile, ont atterri à Tijuana et Ciudad Juárez, les principales villes-frontière. La presse est volontiers invitée à filmer ces déploiements. A Tijuana, au poste-frontière de San Ysidro, l'un des plus traversés au monde avec 200 000 passages quotidiens, la Garde nationale arrête arbitrairement des véhicules pour une inspection approfondie: chiens renifleurs, miroirs d'inspection... «On sait que c'est aussi pour la com. Si on trouve quelque chose, on vous prévient!» nous lance un responsable militaire.

Le Mexique joue le bon élève pour tenter d'amadouer Trump. Mais face aux multiples menaces et décisions du nouveau président américain, comme celle de désigner les cartels mexicains comme des organisations terroristes, ce qui pourrait légitimer des actions militaires américaines sur le territoire de son voisin, Claudia Sheinbaum n'hésite pas à répliquer. «Le crime organisé opère aussi aux Etats-Unis, a-t-elle plusieurs fois martelé. Si non, qui distribuerait et livrerait ces drogues dans les villes américaines?» Alors qu'elle a souvent répété que les consommateurs de drogue aux Etats-Unis portaient une responsabilité essentielle dans la puissance et la violence des cartels, Trump a annoncé le 19 février son intention de copier une campagne de prévention du gouvernement mexicain. «Nous allons dépenser des milliards de dollars pour expliquer à quel point les drogues sont nocives», a-t-il lancé, saluant «la grande idée» de son homologue mexicaine. «J'ai parlé à beaucoup de gens et je n'ai jamais rien appris. Et en lui parlant, je lui ai dit: "Quelle bonne idée!" Merci, présidente Sheinbaum!»

Si les droits de douane censés entrer en vigueur ce mardi devaient se prolonger, comment Claudia Sheinbaum riposterait-elle? Depuis l'élection de Trump, l'ancienne maire de Mexico a choisi d'agir «avec la tête froide», comme elle l'a plusieurs fois rappelé. «Sheinbaum négocie intelligemment, analyse le professeur Alejandro Brugués. Beaucoup lui demandent de répondre avec des droits de douane sur les exportations américaines, mais cela ferait augmenter l'inflation au

Mexique. Il ne faut pas entrer dans une guerre commerciale.» Alors que les exportations vers les Etats-Unis représentent environ 40% du PIB du Mexique, un conflit commercial prolongé pourrait se révéler dévastateur. Engagée dans un bras de fer au casting atypique, elle, l'ancienne scientifique, climatologue et première femme présidente du Mexique, face à un vieil homme blanc machiste et raciste, Claudia Sheinbaum peut en

tout cas compter sur un soutien national considérable. Créditée de 80% de popularité depuis son investiture le 1^{er} octobre, cette figure de la gauche s'est même attiré les faveurs du patronat mexicain et de certaines personnalités de droite. Signe que les Mexicains comptent sur leur «présidente» pour résister aux secousses venues du nord et maintenir à flot la 13^e économie mondiale – et sans doute la plus dépendante des Etats-Unis ◆

SPÉCIAL 8 MARS

Libé

LE LIBÉ DES SOLUTIONS DES FEMMES

COCO



LIBÉ.FR

On a retrouvé les créateurs de «Trump Gaza», la vidéo ultravirale générée par IA

Les images outrancières imaginant Gaza transformée en «Côte d'Azur» sont l'œuvre d'un duo d'Américains aidés par l'intelligence artificielle. L'un d'eux, d'origine israélienne, raconte la genèse et assure n'avoir jamais pensé qu'elle serait reprise par Trump.

Sans que ça ne le dérange outre mesure. PHOTO DR



Meghan Markle avec l'actrice Mindy Kaling sur le plateau de sa nouvelle émission. PHOTO NETFLIX

Meghan Markle: la rebelle se mue en reine de l'art domestique

Avec une nouvelle marque et une série Netflix, la duchesse de Sussex enterre son personnage de féministe pour tenter de se forger une place, plus sage, d'influenceuse cuisine et jardinage.

Par
JULIETTE DÉMAS
Correspondante à Londres

Cinq ans après leur départ du Royaume-Uni – et par extension, de la famille royale – force est de constater que la marquise Harry et Meghan n'a

pas pris. Aujourd'hui, rares sont ceux qui parviennent à identifier ce que les Sussex représentent, enracinés en terre californienne, loin de la grisaille et des couronnes dorées.

Il y a bien eu la création de leur fondation, Archewell, en 2020, dont le but est de «faire le bien», ou l'éphémère podcast *Archetypes*, dans lequel l'ancienne actrice interrogeait ses amies célèbres, ainsi qu'une multitude d'autres projets non aboutis. Les seuls qui ont fait vendre sont, sans surprise, ceux qui évoquent les Windsor : la biographie best-seller du prince Harry dans laquelle il règle ses comptes avec sa

famille, et la série documentaire *Harry & Meghan*, qui permet à ces derniers de raconter leur propre version du «Megxit», en six longs épisodes.

Cette fois, c'est la rupture. Meghan Markle lance une nouvelle série dont le premier épisode sort ce mardi sur Netflix, ainsi qu'une marque lifestyle qui arrivera dans les prochains mois. Annoncée dès 2024 sous le nom d'American Riviera Orchard, elle a rencontré des difficultés d'enregistrement et a dû être réinventée en As Ever – et continue depuis à essuyer des revers administratifs. Markle devrait proposer, telle une Gwyneth Paltrow en

manque d'inspiration, des ustensiles, des objets décoratifs, de la confiture maison, et plus généralement un fantasme un peu flou, hollywoodien et pastel, d'une légèreté qui s'achète.

Repli. Ce nouveau tournant est présenté comme un retour aux sources par Meghan Markle qui tenait, jusqu'à son entrée dans la famille royale, un blog intitulé «The Tig». «J'ai toujours aimé cuisiner, bricoler et jardiner», assure-t-elle. La bande d'annonce de sa série *With Love, Meghan* promeut un idéal domestique aussi parfait que superficiel, tout en arrangements floraux, cuisines immaculées et arts de la table, comme n'ont le temps de les perfec-

tionner que les personnes riches et désœuvrées. Le but est évidemment de vendre, et d'entrer dans le club select d'influenceurs-célébrités, de stars à la carrière avortée devenus chefs de leurs peti-

En voulant retrouver sa liberté et régler ses comptes, Markle adopte finalement l'image lisse que la famille royale attendait d'elle.

tes entreprises. Paradoxalement, Meghan Markle se range ainsi aux côtés des «tradwives», ces influenceuses romantisant le travail domestique et la maternité, qui peuplent désormais les réseaux sociaux.

Bien sûr, la presse britannique s'émeut et se dit déçue. Le changement ne convainc pas. Ce repli sur la sphère domestique – en partie provoqué par le déluge de haine et de harcèlement qu'Harry et Meghan ont dû digérer – choque d'autant plus qu'il arrive à un moment difficile pour les droits des femmes aux Etats-Unis. Il est certes délicat de se créer une vie en dehors de la famille royale (d'autres avant eux s'y sont essayés), mais il n'y a pas si longtemps, Meghan Markle était vue comme celle qui allait moderniser la monarchie, celle qui ne se laisserait pas faire et tiendrait tête à l'institution britannique et au racisme de ses médias. Une féministe à la langue bien pendue, qui se présentait comme telle.

Promenades. Dans sa biographie sur le site des Windsor, Meghan Markle était présentée comme «dédiée à la justice sociale et à l'empouvoiement des femmes». «Le programme Meghan ? Féministe», titrait le *Daily Mail* quelques jours après son mariage. Et si les médias ont parfois exagéré ses convictions, Markle n'a jamais désavoué cette image, militant aux Etats-Unis pour des congés parentaux payés, après avoir longtemps incarné à l'écran une ambitieuse assistante juridique prête à tout sacrifier pour sa carrière. Le retournement est ironique. En voulant retrouver sa liberté et régler ses comptes, Meghan Markle adopte finalement l'image lisse que la famille royale attendait d'elle – sa belle-sœur Catherine Middleton ne communique elle aussi qu'en sépia, promenades dans les champs et mises en scènes élaborées de son bonheur familial. Où est passée la Meghan qui, à 11 ans, avait écrit à une chaîne de télévision pour s'indigner d'une publicité qui prétendait que «les femmes de toute l'Amérique se battent contre la vaisselle graisseuse» ?



LIBÉ.FR

A presque 3 000 dollars l'once, pourquoi le cours de l'or atteint des sommets

Depuis le début de la crise du Covid il y a cinq ans, sa valeur a augmenté de 90%. Guerre en Ukraine, à Gaza, inflation, guerres commerciales... Les raisons ne manquent pas pour alimenter l'anxiété des particuliers, des marchés et des institutions, qui misent sur une «valeur refuge», au détriment du dollar. PHOTO AFP



Ski-alpinisme Les Français champions du monde en relais mixte

Les Français Emily Harrop et Thibault Anselmet sont devenus lundi à Morgins (Suisse) champions du monde du relais mixte en ski-alpinisme, discipline dans laquelle les participants skient aussi bien en montée qu'en descente. «Il y avait une pression supplémentaire. On a pris des risques et ça nous a vraiment aidés aujourd'hui», a estimé Harrop. La France valide ainsi son billet pour les JO d'hiver de Milan-Cortina en 2026, lors desquels la discipline fera son entrée. Trois titres seront à décrocher: le relais mixte, le sprint féminin et le sprint masculin. PHOTO AFP

Cyril Hanouna chez M6: les journalistes en état de «vigilance»

Dès les révélations de négociations avancées entre Cyril Hanouna et le groupe M6 fin janvier, ils s'étaient mobilisés pour évoquer, avec leur direction puis dans un communiqué public, leurs «*crainches*» face à la ligne «*rassemblant désinformation, insultes, prises de position orientées vers l'extrême droite*» de l'animateur. Les journalistes de M6 et RTL se rassemblaient lundi, à la suite d'un appel commun des sociétés de journalistes (SDJ) des deux chaînes, pour évoquer les suites à donner à l'officialisation du recrutement du présentateur de C8, dont l'arrivée en septembre sur les antennes de W9 et Fun Radio a été confirmée jeudi soir.

Pas de grève monstre ou de mobilisation spectaculaire en vue, le mot d'ordre est plutôt à la «*vigilance*». «*Nous voyons que notre direction est dans un esprit de dialogue et de communication sincère et réel*», explique un participant. Les SDJ ont rencontré à nouveau David Laramandy, le PDG du groupe M6, lundi matin pour évoquer le cas Hanouna. «*La direction nous dit que ce sont eux, les éditeurs des chaînes W9 et Fun Radio, et qu'il est donc hors de question de reproduire les mêmes dérives qu'ailleurs*», raconte un journaliste. Du côté de RTL, on évoque toujours une «*ambiance tendue*» en interne, avec une «*rédac-*

tion toujours opposée à sa veue». D'autres voix chez M6 expriment, de leur côté, la crainte d'être «*associés à son image*», et surtout l'inquiétude qu'il «*débarque dans un premier temps sur W9, pour ensuite, dans quelque temps, faire des émissions sur M6*. Pour remonter la case du samedi soir par exemple, qui a historiquement des problèmes d'audience». Rien de tel n'est prévu, a assuré la direction de M6 aux SDJ. Cyril Hanouna, lui, fait de la retape ces jours-ci pour le passage de TPMP sur Daily-motion, YouTube, MyCanal et les différentes box des opérateurs à partir de lundi soir. Il était ainsi l'invité de Pascal Praud lundi matin sur CNews

dans l'*Heure des pros*. L'occasion d'évoquer son futur transfert vers W9 et Fun Radio, au grand dam de Praud, «*pas content*» de le voir quitter le groupe Canal + et la radio Europe 1. «*Et sur M6, vous savez ce que vous allez faire?* a demandé le présentateur de CNews à son futur ex-collègue. «*Est-ce que c'est vrai qu'ils vous ont interdit de parler de politique?*» «*Pour l'instant, c'est pas interdit*, a répondu Hanouna. «*C'est une chaîne qui est plus dans le divertissement, après on va en parler avec les dirigeants de M6. Pour l'instant, on ne s'est pas parlé de ça.*»

ADRIEN FRANQUE

A lire en intégralité sur Libé.fr

Allemagne: une voiture fonce dans la foule, faisant deux morts

Un automobiliste a foncé dans la foule dans le centre-ville de Mannheim, dans l'ouest de l'Allemagne, lundi à la mi-journée. «Une voiture a percuté un groupe de personnes dans la zone piétonne de Mannheim et une personne est décédée, plusieurs personnes ont été grièvement blessées», a déclaré un porte-parole de la police, Stefan Wilhelm, sur la chaîne de télévision NTV. Avant que le bilan ne s'alourdisse à deux morts, cinq blessés graves et cinq blessés légers quelques heures plus tard.

Mobile. Le conducteur du véhicule, rapidement arrêté, est un Allemand de 40 ans originaire de Rhénanie-Palatinat, un Etat de l'ouest du pays. Après que la police a, dans un premier temps, indiqué qu'il n'y avait, à ce stade, pas de mobile politique à cette attaque, le procureur a évoqué lundi en début de soirée «des indices concrets d'une maladie psychique chez l'auteur». Un important déploiement policier a eu lieu, mais les forces de l'ordre n'ont pas livré de détails sur les circonstances de l'in-



Sur le lieu de l'attaque à Mannheim, lundi. PHOTO AP

cident. Le ministère de l'Intérieur du Bade-Wurtemberg avait enjoint le public à éviter le centre-ville. «On ne voit que des blessés et le corps, et on ne sait pas quoi faire», a rapporté un commerçant cité par le quotidien local *Mannheimer Morgen*. Un marché de forains se tenait dans cette zone, en plein lancement des festivités de carnaval. Des images de télévision montrent des effets personnels abandonnés au sol, une chaussure d'enfant, un sac, un blouson...

Selon les médias, l'automobiliste était au volant d'une Ford citadine noire que les

enquêteurs ont commencé à examiner. Mannheim avait déjà été le théâtre d'une attaque au couteau ayant causé la mort d'un policier au printemps 2024, lors d'un rassemblement public. Le procès de l'accusé, un Afghan, s'est ouvert le mois dernier. **Sécurité.** L'Allemagne a été confrontée à plusieurs attaques à la voiture-bélier ces derniers mois qui ont ébranlé le pays. Mi-février à Munich, un automobiliste avait précipité sa voiture sur des manifestants, tuant deux personnes, dont une enfant de 2 ans, et faisant plusieurs blessés.

(Avec AFP)

Santé Cluster de méningite à Rennes: 100 000 jeunes vont être vaccinés

L'agence régionale de santé de Bretagne lance dans les prochains jours une «*opération de vaccination de grande ampleur contre le méningocoque B en direction des jeunes de 15 à 24 ans habitant ou scolarisés*» dans la métropole de Rennes, soit 100 000 jeunes dans 43 communes. En France, une recrudescence des cas de méningite a été observée au cours de l'hiver. La métropole rennaise et son demi-million d'habitants est «*particulièrement concernée par cette situation*». Le ministre de la Santé, Yannick Neudier, s'est rendu sur place lundi. Notre reportage à lire sur Libé.fr.

Espace Le lancement d'Ariane 6 reporté à une date inconnue

Le lancement commercial de la fusée européenne, prévu lundi à 17 h 24 (heure de Paris), après deux précédents reports, depuis le Centre spatial guyanais de Kourou, a été ajourné, trente minutes avant le décollage. En cause: une «*anomalie au sol*», a expliqué David Cavaillolès, patron d'ArianeSpace. Le satellite militaire français CSO-3, installé dans sa coiffe, devait être largué en orbite pour appuyer des opérations aériennes, maritimes ou terrestres. «*Je n'ai pas de doute que nous repartirons en vol prochainement*», a ajouté Cavaillolès. Sans qu'une date ne soit définie.

Aide Le versement du chèque énergie décalé au second semestre 2025

L'aide financière, comprise entre 48 et 277 euros, destinée à aider plus de 5 millions de Français modestes à payer leurs factures d'énergie, ne sera pas accessible en avril comme c'était le cas l'an dernier. Son envoi a, en effet, été «*décalé au second semestre*», explique le Médiateur national de l'énergie sur son site internet, «*en raison de l'adoption tardive de la loi de finances pour 2025*». Aucune date n'a toutefois été arrêtée pour le versement a précisé le ministère de l'Economie à Ici (anciennement France Bleu). Ce sera donc, au plus tôt, au mois de juillet.

LOSC «En Ligue des champions, l'intensité est différente, tout est calculé»

Les joueurs de Lille Bafodé Diakité et Rémy Cabella se sont livrés sur leur attachement à la compétition reine des clubs avant le huitième de finale face au Borussia Dortmund, ce mardi.

INTERVIEW

Par
GRÉGORY SCHNEIDER Envoyé
 spécial à Camphin-en-Pévèle (Nord)

Une occasion suffisamment rare pour qu'on s'interdise de la laisser passer : quelques jours avant leur huitième de finale aller de Ligue des champions sur le terrain du Borussia Dortmund ce mardi (1), deux joueurs du Lille Olympique Sporting Club (Losc), le milieu de terrain Rémy Cabella (34 ans, né à Ajaccio en Corse-du-Sud) et le défenseur central Bafodé Diakité (24 ans, né à Toulouse en Haute-Garonne), ont accepté de bon cœur de se poser longuement pour évoquer leurs rapports respectifs à la compétition reine des clubs, celle qui fait rêver tous les footballeurs de la planète.

L'idée était de leur faire décrire une boucle cosmique embrassant l'infiniment petit et l'infiniment grand, l'appréhension de la compétition enfant devant la télévision dans le salon familial jusqu'aux équilibres collectifs et sociaux d'une équipe lilloise qui a déjà réalisé un début de compétition exceptionnel, battant les deux équipes de Madrid, l'Atlético et le Real, à trois semaines d'intervalle ou

désintégrant (6-1) une équipe du Feyenoord Rotterdam capable de sortir le Milan AC voilà deux semaines. Au-delà de la compétition et même du foot, c'est tout le spectre des émotions qui y passe, depuis la colère d'un enfant qui a l'impression d'avoir son père sur son dos en permanence jusqu'à la fierté d'exister différemment dans l'œil des adversaires, en passant par ces blagues de vestiaire qui font tenir ensemble des joueurs aux intérêts divergents (on prend toujours la place de quelqu'un quand on est sur le terrain), ou la forme de culpabilité qui entoure un joueur blessé, ne pouvant rendre à son employeur ce pour quoi il est payé.

Quel rapport aviez-vous, enfants, avec la Ligue des champions ?

Rémy Cabella : C'était le match spécial, celui qu'on attendait avec mon père et mon frère, celui du milieu de semaine. Magique : une finale, le match de Ligue des champions se suffit en soi. Comme j'avais école le lendemain, mon père me demandait d'aller dormir à la mi-temps. Je devais faire la petite crise pour aller au bout (*sourire*). Quand il m'entraînait au Gazélec Ajaccio, il était plus exigeant avec moi qu'avec qui que ce soit d'autre. Peut-être que je lui servais à montrer l'exemple ou que c'était plus facile d'engueuler son fils. Enfin moi, je le prenais mal, d'autant que j'étais impulsif. Parfois, je partais en plein entraînement, je traversais la route et j'étais chez moi. Dans la cuisine, ma mère me disait «*mais qu'est-ce qu'il s'est encore passé ?*» Dès que je loupais un truc, mon père, lui, ne me ratait pas. Et de mon côté, j'aimais m'embrouiller.

Bafodé Diakité : Je n'étais pas trop foot à la télé. J'allais voir le Toulouse FC au Stadium mais je ne faisais pas trop la différence entre la Ligue 1 et la Ligue des champions, ni le lien entre le TFC [*éliminé par Liverpool au tour préliminaire en 2007-2008, ndlr*] et cette compétition. Mon frère m'avait inscrit quand j'avais 6 ans au Toulouse Athlétique Club parce que c'était à côté de chez nous, mais j'esquivais les entraînements. Quand il s'en est rendu compte, il m'a accompagné à chaque fois. Je n'aimais pas trop avoir quelqu'un derrière moi, à me pousser alors que j'étais en train de jouer. Je n'aimais ni les règles, ni être assigné à une position. Je n'aimais même pas les lignes qui délimitent le terrain. En revanche, quand je jouais à l'école, je kiffais, je

courrais dans tous les sens ! Je ne m'arrêtais pas, il n'y avait pas de bord de touche.

Quelle a été votre réaction quand vous avez accédé pour la première fois à cette compétition ?

R. C. : Un match à Rennes en mai 2012 avec le Montpellier Hérault [MHSC, victoire 2-0 en Ligue 1] à deux journées de la fin, dans le car du retour. Quand tu es jeune, tu ne regardes pas trop les classements, je trouvais aussi qu'il y avait trop de trucs qui se rajoutaient au jeu. Du coup, j'ai demandé aux autres si c'était mathématiquement fait, avec une marge suffisante pour ne pas être ratrépé par le troisième [*les deux premières places étant qualificatives pour la Ligue des champions – le MHSC sera en fait champion deux jours plus tard*]. «Oui, on y est...» «Mais si on en prend sept, qu'on perd le goal-average et que Marseille fait ça...» «Non, tu peux te rasseoir, on la joue la saison prochaine...» J'ai compris que j'allais la jouer, enfin... alors que je n'avais que 22 ans. Qui plus est avec Montpellier. Ça avait forcément un goût spécial. J'étais rentré en préformation [*dès 11 ans*], on était logés chez les soeurs, à la congrégation Notre-Dame-de-la-Merci. Et beaucoup de joueurs de l'équipe



Le défenseur central du Losc Bafodé Diakité (24 ans) et le



milieu de terrain Rémy Cabella (34 ans). PHOTOS BERNARD PAPON (PRESSE SPORTS) ET ANTHONY DIBON (ICON SPORT)

avaient été formés avec moi : Abdelhamid El Kaoutari, Younès Belhanda, Mapou Yanga-Mbiwa, Benjamin Stambouli...

Je me rappelle un jour où le directeur du centre de formation, Serge Delmas, avait réuni tout le monde, des apprentis joueurs aux parents en passant par les encadrants : «*Cette génération-là disputera la Ligue des champions.*» Le MHSC était en Ligue 2 à l'époque. Mais il ne s'est pas trompé. Et cette phrase nous avait suivis durant tout le chemin, on en reparlait souvent avec Stambouli par exemple. Quitter la Corse avait été très difficile. Au fond, plus tu es loin de ta famille, plus tu t'en rapproches. Comme mes parents devaient prendre l'avion pour rentrer chez eux, ils partaient de Montpellier le dimanche vers 18 heures, alors que ceux des autres les laissaient après le repas du soir. Après quelques mois, mes parents se sont arrangés pour ne partir que le lundi matin. Pour moi, ça faisait une grande différence.

B. D.: J'étais dégoûté. On a manqué la qualification directe contre Nice lors de la dernière journée [2-2 avec le Losc en Ligue 1, le 20 mai 2024], je n'avais clairement pas fait un bon match, j'étais mal. Quand je suis rentré aux

vestiaires, je me suis mis dans le coin balnéo avec une serviette sur la tête et je suis resté longtemps là, tout seul. Je me suis dit «*voilà, ça recommence comme l'année d'avant*», où le Losc avait basculé de l'Europa League à la Conference League.

Comment avez-vous vécu l'approche de votre première Ligue des champions ?

B. D.: En barrage cette année, on a pris le Fenerbahçe Istanbul entraîné par José Mourinho [deux fois vainqueur de la Ligue des champions avec Porto en 2004 et l'Inter Milan en 2010] : gros club, grand nom (sourire). A ce stade, tu n'as pas encore droit à l'hymne de la Ligue des champions ou aux ballons de la compétition, chaque équipe joue avec le sien. La musique et les ballons viennent ensuite, au tour préliminaire contre le Slavia Prague [2-0, 1-2, en août]. On est rentrés petit à petit. Mais puisque ces matchs nous donnaient accès aux poules, il y avait une excitation différente, oui.

R. C.: On était insouciants. On recevait Arsenal à Montpellier pour le premier match [en 2012]. La mise au vert avant le match avait eu lieu dans un hôtel différent de celui où nous avions nos habitudes en Ligue 1, sans doute pour marquer le coup, une bonne idée.

L'entraînement de la veille avec la panneautique différente du stade, les ballons avec le design de la compétition, l'arrivée au stade : tout est différent. René Girard, notre entraîneur, était très droit, très cadré, ce qui nous a justement permis de faire vivre ce côté léger qu'on avait. On a eu un penalty très tôt dans le match, devant la tribune Paillade [où sont placés les supporteurs historiques du club] : premier match de toute l'histoire du MHSC en Ligue des champions et Belhanda frappe... une panenka [frappe piquée et molle plein centre, où le tireur prend le risque de se ridiculiser si le gardien n'anticipe pas en plongeant sur un côté]. Vous vous rendez compte du culot ? Je vous assure que même s'il l'avait loupée, personne ne lui en aurait voulu, on était dans cet état d'esprit-là. A Arsenal, il y avait Olivier Giroud, qui avait été champion de France avec nous quelques mois plus tôt. On ne va pas se mentir : si tout le monde a eu son mérite, ce titre, c'est d'abord Giroud et Belhanda. Ces deux-là se connaissaient par cœur. Juste avant le penalty, Giroud hurle «*chip, chip !*» [*piqué, piqué !*] à son gardien. Il avait senti le truc. Mais le gardien d'Arsenal ne l'avait pas entendu.

B. D.: Clairement, la Ligue des champions se confond avec l'ambition sportive. Tu te confrontes au top du top et la question est «*qu'est-ce que je vau*x» ? Tu vas chercher cette réponse-là.

A quoi ressemble une rencontre de Ligue des champions ?

B. D.: J'ai un exemple en tête contre la Juventus [1-1, le 5 novembre]. Je reçois une passe simple de Ayyoub Bouaddi et le ballon passe au-dessus de mon pied droit, je manque mon contrôle une quinzaine de mètres devant ma surface. Cinq secondes plus tard, c'est but. Heureusement pour moi, il est refusé pour hors-jeu mais ça ne change rien sur le fond : tu n'as pas le droit de rater ce contrôle-là. En Ligue 1, ça peut passer, enfin pas toujours. En Ligue des champions, le ballon est au fond.

R. C.: L'intensité est différente. Ça va plus vite, sans temps d'arrêt. Et les joueurs sont très intelligents, tout est calculé, le rythme, les sorties de balle... Les équipes ne se précipitent pas. Et si elles le font, c'est pensé.

B. D.: Ce ne sont pas les mêmes joueurs. En Ligue 1, tu peux affronter un attaquant qui va très vite ou un autre qui est fort techniquement, ou encore un monstre physique... Alors qu'un joueur comme Viktor Gyökeres [du Sporting Lisbonne, qui a battu Lille 2-0, le 17 septembre], il a tout à la fois : costaud physiquement, adroit devant le but, très rapide... et dans le jeu d'appui dos au but [pour garder le ballon puis remiser quand ses coéquipiers sont remontés sur le terrain], il est fort aussi. Tous les curseurs sont au maximum. Je me souviens également de l'attaquant serbe de la Juventus, Dusan Vlahovic. Sur un centre de la droite, je sais qu'il va prendre le ballon et je me dis que j'ai le temps d'être sur lui parce qu'il va jouer en deux touches, une pour contrôler et une pour frapper. Sauf qu'il ne contrôle pas. Il frappe direct. Sans même avoir besoin de regarder le but. Du coup, je ne peux pas intervenir et c'est Lucas [Chevalier, le gardien lillois] qui sauve le coup. En Ligue 1, le mec contrôle à tous les coups. Ça tient sans doute au profil de Vlahovic, mais pas seulement : en Ligue des champions, ce ne sont pas les mêmes matchs.

R. C.: Après Montpellier, j'ai joué la Ligue des champions avec le FK Krasnodar en 2019. Je me suis rompu les ligaments croisés après quelques matchs, une blessure grave, qui demande du temps. Le propriétaire du club [l'oligarque Sergueï Galitski] m'a rassuré : «*Ne t'inquiète pas pour ton contrat, prends le temps de revenir, je prendrai des joueurs pour faire l'équipe autour de toi la saison prochaine.*» Entendre ça dans ce contexte, alors

que je n'avais pas pu donner ce pour quoi on m'avait fait venir, m'a fait du bien. Dix mois plus tard, on jouait les barrages contre les Grecs du PAOK Salonique : je marque à l'aller, je marque au retour et l'entraîneur me rappelle sur le banc. J'ai vécu la fin du match avec les remplaçants, des jeunes joueurs russes. Je n'oublierai jamais ce que j'ai ressenti avec eux au coup de sifflet final. Ils sautaient partout, ils me prenaient dans leurs bras, je n'avais pas besoin de parler leur langue pour sentir à la fois l'importance que ce match avait pour eux et la forme de gratitude qu'ils avaient envers moi. Je veux dire qu'on l'avait fait ensemble. Le club m'avait soutenu, j'avais fini par montrer que je n'étais pas là pour le salaire ou passer du bon temps mais pour le foot, gagner des matchs, tenir des objectifs. J'ai créé des liens forts avec eux ensuite. Mais tout est parti du barrage contre Salonique, et il n'y a que la Ligue des champions pour déclencher ces sentiments-là.

Choisissez un match, un seul, disputé par le Losc en Ligue des champions cette saison.

R. C.: La victoire contre le Real Madrid [1-0, le 2 octobre]. Tout simplement Suite page 16

Suite de la page 15 parce qu'il s'agit du plus grand club de l'histoire du foot. Il n'y a rien d'équivalent. On a été rigoureux, concentrés, justes. Les joueurs n'ont pas commis d'erreur. On l'avait bien préparé, notamment avec un bloc défensif en arc de cercle pour empêcher leurs défenseurs de jouer long en profondeur ou sur les côtés : s'ils le font depuis leur camp ça va, on peut anticiper, mais s'ils jouent long depuis le rond central, là... On a été solidaires c'est vrai, mais pas plus là qu'ailleurs : dès le barrage contre Fenerbahçe, cette solidarité est là. Et elle va des joueurs au président [Olivier Létang], en passant par le staff et toutes les strates du club.

B.D.: Avant le Real, l'entraîneur Bruno Genesio avait insisté sur le fait d'y croire. Le Real n'avait pas perdu depuis plusieurs mois : pour autant, on devait se dire qu'on pouvait le faire, tout commence par là. Après, je pense surtout à la réception du Feyenoord Rotterdam. Avant le match, on était sûrs d'être dans les 24 premiers de la phase de groupe [*c'est-à-dire qualifiés pour les 16e de finale*], mais la chance d'être dans les huit [*et directement en huitième de finale*] était mince. Du coup, on était relax. On était privés de notre capitaine Benjamin André, certains titulaires au coup d'envoi [Angel Gomes, Mohamed Bayo] ne jouaient pas souvent, d'autres [*comme Cabella*] n'évoluaient pas à leur poste... On a pris le truc comme il venait. Sans pression. Et il s'est passé quelque chose de magique, quelque part entre l'état d'esprit des joueurs et les intentions qu'on a mises dans ce match. J'ai senti une immense volonté d'impacter l'adversaire offensivement, de faire mal à leur défense.

Depuis le début de saison, les joueurs insistent tous sur la qualité de la vie dans le vestiaire, qui explique aussi les résultats de l'équipe. Avez-vous une anecdote pour l'illustrer ?

B.D.: Pas facile, votre question... Je dirais l'arbitrage. A l'entraînement, c'est Dimitri [Farbos, coach adjoint] qui arbitre les oppositions. Et ça râle tout le temps, ça crie, notamment Rémy [Cabella] qui n'est jamais d'accord sur rien (*sourire*). Quand Dimitri passe une tête dans le vestiaire ensuite, on demande exprès au coach ce qu'il en a pensé et à chaque fois, il lâche Dimitri «*il a été nul*», etc. Du coup, [Farbos] surjoue la trahison, ça fait rigoler tout le monde... Ce sont ces moments-là qui font l'ambiance dans le vestiaire, les liens entre les gens. Parce qu'ils sont partagés par tous.

R.C.: A la fin de la saison dernière, j'ai fait un pari avec les kinés : si on se qualifie pour la Ligue des champions, je vous invite un week-end en Corse. Bon, après la dernière journée, je leur explique que c'est annulé. «*Mais comment ça, annulé ?*» Ben oui, on n'était qu'en barrage. Bon, ils ne lâchent pas. Quand on a été sûrs d'être dans les 24 premiers, ils ont commencé à négocier quelques jours en plus, la location du bateau... Là, avec la qualification dans les huit, j'ai entendu parler de la semaine complète (*rides*). Dans un club, le service médical est fondamental. Tu ne fais que passer dans le vestiaire alors que dans la salle de soins, tu t'arrêtes, tu chambres, tu parles du match de la veille, de ce qui se passe dans le monde... A un moment donné, tout se passe dans la salle des kinés. Vous savez, c'est spécial un joueur. Un kiné est toujours un peu psychologue.

Pour en revenir à Dortmund et même à l'ordinaire du championnat, n'y a-t-il pas un risque de «redescendre» en termes d'émotions ou d'exigence après ce qui a été accompli cette saison ?

B.D.: Pourquoi voudrais-je que ça s'arrête ? Pourquoi devrais-je moi-même mettre un frein à nos propres ambitions ? Parce qu'on a déjà battu le Real et Vinicius ? Justement : c'est parce que je m'en suis sorti contre Vinicius – je le cite lui, mais j'aurais pu prendre un

«Dans la salle de soins, tu t'arrêtes, tu chambres. A un moment donné, tout se passe ici. Vous savez, c'est spécial un joueur. Un kiné est toujours un peu psychologue.»

Rémy Cabella
millieu de terrain du Losc

autre joueur –, que je dois impacter de la même façon l'attaquant du SCO d'Angers ou de Rouen [*que Lille a affronté en décembre en Coupe de France*]. Que le mec se dise avant la rencontre : il a su prendre Vinicius et je vais y avoir droit pareil. Il va me faire vivre l'enfer. **R.C.:** Avec Bafodé, on se dit souvent qu'on est les microbes de la Ligue des champions. Comme peut l'être le RC Strasbourg en Ligue 1 : je sens ça chez eux, ce côté foufou, enthousiaste et imprévisible, pas forcément programmé pour faire aussi bien que ce qu'ils font en ce moment. Bien sûr que ça nous coûte en termes d'énergie, on est sur le pont depuis juillet et on a déjà avalé 38 matchs. On a un effectif large aussi, capable de nous porter longtemps. Je veux dire que cette dynamique est un atout dont on doit profiter, au-delà de l'accumulation des matchs et de la fatigue. On est en train de se faire des souvenirs extraordinaires. ◀

(1) Coup d'envoi à 21 heures, en direct sur Canal +.



PSG-Liverpool : un corps-à-corps entre tête et cœur

La confrontation entre les deux mastodontes mercredi se dessine comme une opposition de styles, entre un club parisien gouverné par la discipline et des Reds portés par un engagement atavique.

Sept mois de compétitions à blanc ou peu s'en faut, et enfin le grand soir : le Paris-SG va passer au révélateur mercredi, en huitième de finale aller du tournoi roi, la Ligue des champions, contre le Liverpool FC, prétendument «meilleure équipe d'Europe» (l'entraîneur parisien, Luis Enrique, samedi) animée par le possible meilleur joueur du monde (ça, c'est nous qui le disons), Mohamed Salah. Sept mois à amuser le tapis, en se jouant d'équipes inférieures comme un grand de troisième casserait la figure aux infortunés sixièmes dans la cour du collège ?

Non, à écouter les Parisiens. Trois équipes de Ligue des champions se sont fait tartiner depuis un mois par Bradley Barcola & co (4-1 contre l'AS Monaco le 7 février, 3-0 et 7-0 face au Stade brestois les 11 et 19 février, 4-1 devant Lille samedi en championnat) et les acteurs, enfin ceux qui parlent publiquement et ils sont rares dans la cosmologie du club, ont tous insisté sur la crédibilité sportive de ces trois-là sur le front européen. Ce

week-end, le capitaine et défenseur, Marquinhos, a donné un peu de perspective en parlant travail au long cours : «Un match comme celui qui nous attend contre Liverpool ne se prépare pas en deux, trois jours. Vous nous dites qu'on joue bien en ce moment, mais la vérité est qu'on est bien depuis un bout de temps déjà. Et on est focalisé sur le match de mercredi depuis longtemps aussi. Si on compare avec les saisons précédentes, comme le coach l'a dit, on s'appuie plus sur une articulation collective [et moins sur le talent individuel des uns et des autres, faut-il entendre, ndlr]. Ça n'a pas été facile. C'est une évolution lente, qui a nécessité un travail patient. Et le coach n'est jamais content, il a toujours quelque chose à dire. Je respecte beaucoup les entraîneurs que j'ai eus à Paris avant lui, et les joueurs qui étaient là les saisons précédentes. Mais ce qui est passé est passé.»

A commencer par les penaltygates (deux joueurs se disputant le ballon pour exécuter la sentence) à répétition, un Kylian Mbappé qui se désintéresse ostensiblement de l'action en plein match ou charge ses coéquipiers pour marquer son mécontentement et autres délicatesses (Lionel Messi qui marche tout le match, Presnel Kimpembe qui pousse impunément un arbitre) qui ont fait le sel des prestations parisiennes ces dernières saisons. Les tenants de l'obéissance et de la contrainte y trouvent leur

compte, on peut tout aussi bien trouver ça moins rigolo, l'équipe gagne les rencontres aujourd'hui comme hier mais il est vrai que les soirs de match porte d'Auteuil ont glissé depuis quelques mois vers autre chose.

Moule. De plus ludique en un sens. De plus abstrait aussi, comme si l'impression générale laissée par l'expression collective parisienne primait sur la qualité des détails – technique individuelle, engagement dans les duels – dans l'œil du spectateur. Ce sentiment d'irréalité trouve un écho statistique. Ecrasés l'un et l'autre en début d'année, Manchester City (4-2 le 22 janvier) et le Stade brestois ont pourtant couru cinq et trois kilomètres de plus que les Parisiens, ce qui laisse deviner une supériorité infiniment subtile dans les réglages d'ensemble et la qualité des mouvements des champions de France en titre. On parle là de la précision des courses et de leur intensité. Recrue star du mercato hivernal du club, puisqu'il aura coûté entre 70 et 80 millions d'euros, le Géorgien Khvicha Kvaratskhelia a pour l'heure moins de temps de jeu que ses trois concurrents sur les postes d'attaque : Ousmane Dembélé, Bradley Barcola et le jeune (19 ans) Désiré Doué. Il faut entendre qu'il en va de l'ex-Napolitain comme des autres. Il doit rentrer dans le moule. Et ça s'apprend.

Dans le même ordre d'idées, le Paris Saint-



Germain est l'équipe la moins cartonnée de l'Hexagone, 28 jaunes et pas la moindre expulsion, l'équipe se situant à la cinquième place au plus petit nombre de fautes par match (9,3) si l'on prend en compte les cinq premiers championnats européens à l'indice UEFA. «*Je ne parle jamais des arbitres*, détaillait Luis Enrique vendredi. *Ni en France, ni en Espagne [où il a entraîné le FC Barcelone avant d'être sélectionneur], ni ailleurs. Si je dis ce que je ressens parfois, ce sera difficile. Je ne veux pas rentrer là-dedans. Je dis la même chose aux joueurs par rapport à l'arbitre. Ils savent qu'ils ne doivent pas protester.* [...] Cela m'évite beaucoup de souffrance de ne pas protester.»

Trait d'union. Une équipe comme une force de contention. Entre le séminaire et la projection athlétique d'une vision ne pouvant être parasitée ni par les émotions ni par l'instinct. Cette histoire renvoie à une image lointaine: ces mystérieuses équipes soviétiques du siècle dernier, qui se figeaient au coup de

sifflet à l'entraînement ou pendant les rencontres et que l'on envoyait s'exercer aux penalty pendant trois heures en plein cagnard si l'un d'eux avait eu le malheur d'en rater un en match. Un fantasme collectiviste. Après que son équipe eut été secouée (2-3) comme rarement en Ligue 1 contre l'Olympique lyonnais voilà dix jours, Luis Enrique avait levé un coin de voile et certains présents avaient lu dans la clarté du message la proximité d'une double confrontation contre Liverpool qui, dans un sens ou dans l'autre, changera beaucoup de choses: «*Quand on joue trop avec le cœur, on ne joue plus avec la tête.*» Le cœur, l'instinct, une forme de bestialité aussi dans l'intensité physique et la propension à agresser l'adversaire jusqu'à son propre poteau de corner: le Liverpool d'hier et d'aujourd'hui, trait d'union à cheval sur quatre générations et autant de modes successifs de consommation du football. Les Parisiens sont partis à l'opposé. Verdict mercredi, puis le mardi suivant pour le retour à Anfield.

G.S.

LE TRAUMATISME DE 2022 DANS LES TÊTES

Trois ans après la débâcle sécuritaire autour du Stade de France lors de la finale de la Ligue des champions, le 28 mai 2022, les fans des Reds reviennent à Paris. Mais certains ont choisi de rester sur les bords de la Mersey, traumatisés par les tirs de grenades lacrymogènes de la part des forces de l'ordre, les bousculades dangereuses et les agressions à la sortie de l'enceinte. L'association en soutien aux victimes d'Hillsborough, créée après le mouvement de foule qui a coûté la vie à 97 fans de Liverpool en 1989, a notamment fait savoir à *l'Equipe* que ses membres ne se rendront pas au match. Des mesures ont pourtant été mises en place pour rassurer les supporteurs des Reds: des billets électroniques remplacent notamment les billets imprimés pour éviter les rassemblements lors de la distribution des sésames ou les vols. Une réunion spécifique a aussi été organisée par la préfecture de Paris avec des groupes de supporteurs autour des enjeux sécuritaires de la rencontre. Deux mille fans anglais devraient être présents.

CHEZ POL

Fait maison
Au comptoir
Passion archives
Le chiffre

DENIS ALLARD POUR LIBÉRATION

Inscrivez-vous vite
sur liberation.fr/
newsletters

Chaque jour,
toute l'actu
politique décryptée
par Libé

À LA TÉLÉ CE SOIR

TF1
21h10. Koh-Lanta - La revanche des 4 Terres. Jeu. Émission 2 (Parties 1 & 2). Présenté par Denis Brogniart. 23h40. Une famille en or. Jeu.

FRANCE 2
21h10. Anne Frank, Journal d'un ado. Documentaire. Documentaire. 22h45. Infrarouge. Documentaire. Quand tu écouteras cette chanson.

FRANCE 3
21h05. Mort d'un berger. Téléfilm. Avec Anny Duperey, Guillaume Arnault. 22h35. Le pont des oubliés. Téléfilm. Avec Hélène Seuzaret, Nicolas Gob.

CANAL+
21h00. Emilia Perez. Drame. Avec Zoë Saldana, Karla Sofia Gascón. 23h20. Des gens bien ordinaires. Série. Épisodes 1, 2 & 3.

ARTE
21h00. Les femmes riches ne courrent pas les rues (1 & 2/2). Documentaire. 22h45. Les aventurières du vélo.

M6
21h10. Appel à témoins. Magazine. Parties 1 & 2. Présenté par Julien Courbet. 23h30. Appel à témoins : l'enquête continue. Documentaire.

FRANCE 4
21h00. Guadeloupe, le carnaval en héritage. Documentaire. 21h50. La nuit d'Outre-mer et du Kompa - Édition gold 2022.

FRANCE 5
21h05. Du pain coûte que croûte. Documentaire. 21h55. Le beurre : du bonheur en motte ?. Documentaire. 22h50. C'est ce soir. Magazine.

PARIS PREMIÈRE
21h00. P.R.O.F.S.. Comédie. Avec Patrick Bruel, Fabrice Luchini. 22h45. We are who we are. Série. 5 épisodes.

TMC
21h25. 90° Enquêtes. Magazine. Police de La Rochelle : opération zéro délinquance. 22h50. 90° Enquêtes. Magazine.

W9
21h10. L'île de la Tentation. Jeu. Émission 7 (1 & 2/2). 23h00. L'île de la Tentation. Jeu.

TFX
21h10. Mary. Drame psychologique. Avec Chris Evans, McKenna Grace. 23h10. Avant toi. Film.

CSTAR
21h10. Million Dollar Baby. Comédie dramatique. Avec Clint Eastwood. 23h05. Un moment d'égarement. Magazine.

TF1 SÉRIES FILMS
21h05. Camping Paradis. Série. Carnaval au camping. Avec Laurent Ournac. 23h00. Camping Paradis. Téléfilm.

6TER
21h10. C'est quoi ce papy ?!. Comédie. Avec Chantal Ladesou, Patrick Chesnais. 23h10. Kaamelott. Série.

CHÉRIE 25
21h05. Snapped : les femmes tueuses. Magazine. Janice Bonnell, Annette Cahill. 22h55. Snapped : les femmes tueuses. Magazine.

L'ÉQUIPE
21h05. Black Water. Action. Avec Jean-Claude Van Damme, Dolph Lundgren. 23h00. L'Équipe du Soir. Magazine.

RMC DÉCOUVERTE
21h10. 100 jours avec les dépanneurs de l'autoroute. Documentaire. 22h36. 100 jours avec les dépanneurs de l'autoroute. Documentaire.

RMC STORY
21h10. Alien Fiction : les preuves ultimes. Documentaire. 2 épisodes. 22h55. Alien Fiction. Documentaire.

LCP
20h35. Débatdoc. Documentaire. L'ombre de Poutine sur l'Afrique. 21h30. Débatdoc - Le débat. Magazine.



www.libération.fr
113, avenue de Choisy,
75013 Paris
tél. : 01 88 47 98 80
contact@libération.fr

Édité par la SARL
Libération
SARL au capital
de 23 243 662 €
113, avenue de Choisy,
75013 Paris
RCS Paris : 382.028.199

Principal actionnaire
Presse Indépendante SAS

Cogérants
Dov Alfon,
Amandine Bascoul-Romeu

Directeur de la publication
Dov Alfon

Directeur de la rédaction
Dov Alfon

Directeur délégué de la rédaction
Paul Quinio

Directrices adjointes de la rédaction
Stéphanie Aubert,
Lauren Provost,
Alexandra Schwartzbrod

Directeur artistique
Nicolas Valoteau

Rédacteurs en chef
Michel Becquembois
(spéciaux),
Laure Bretton,
Gilles Dhers (pilotes web),
Christian Losson
(enquête),
Eve Roger (actu)

Rédacteurs en chef adjoints
Lilian Alemagna (France),
Anne-Laure Barret
(environnement),
Lionel Charrier (photo),
Cécile Daumas (L.),
Sonia Delesalle-Stolper
(monde),
Fabrice Drouzy
(suppléments),
Yoann Duval (forums),
Matthieu Ecoffier (idées),
Quentin Girard
(modes de vie),
Cédric Mathiot
(checknews),
Camélia Paugam (actu),
Didier Péron (culture)

ABONNEMENTS
Site : abo.libération.fr
abonnement@libération.fr
tarif abonnement 1 an
France métropolitaine : 384€
tél. : 01 55 56 71 40

PUBLICITÉ
Libé plus
113, avenue de Choisy,
75013 Paris
publicite@libération.fr

PETITES ANNONCES & CARNET
10, bd de Grenelle
75015 Paris
tél. : 01 87 39 80 20
annonces@teamedia.fr

IMPRESSION
Midi Print (Gallargues),
POP (La Courneuve),
Nancy Print (Jarville),
CILA (Héric)
Imprimé en France

ACPM
LE TRI + FACILE

Membre de l'ACPM.
CPPAP : 1125 C 80064.
ISSN 0335-1793.
Origine du papier : France
Taux de fibres recyclées :
100% Papier détenteur de
l'Eco-label européen
N° FI/37/01

Indicateur d'eutrophisation :
PTot 0.009 kg/t de papier
La responsabilité du journal ne saurait être engagée en cas de non-restitution de documents. Pour joindre un journaliste par mail : initiale du prénom.nom@libération.fr

SUDOKU 5492 MOYEN

	4	1	3	6	8
5	3		2	9	
8	6			1	5
4		2	3	7	9
3				6	
2		4	6	5	1
3	7	5		9	4
9	2	4	1	8	
1	7	9	5		



Solutions des grilles précédentes

MOYEN

4	6	7	2	9	3	8	5	1
1	5	8	4	6	7	2	9	3
3	2	9	8	5	1	4	6	7
2	4	1	7	3	5	9	8	6
6	8	3	9	1	2	5	7	4
9	7	5	6	8	4	1	3	2
8	1	6	3	2	9	7	4	5
5	9	4	1	7	6	3	2	8
7	3	2	5	4	8	6	1	9

SUDOKU 5492 DIFFICILE

		2	4		
2	1	5			3
			7		
4	7		6	2	8
5	2				1
8	1		5	7	6
			2		
6	5	2		1	9
7		1	8		

4	7	9	8	5	1	2	3	6
2	3	5	4	6	7	8	9	1
6	1	8	2	9	3	4	5	7
7	4	1	9	3	5	6	2	8
5	6	2	1	8	4	9	7	3
8	9	3	6	7	2	1	4	5
9	8	7	3	2	6	5	1	4
1	5	6	7	4	9	3	8	2
3	2	4	5	1	8	7	6	9

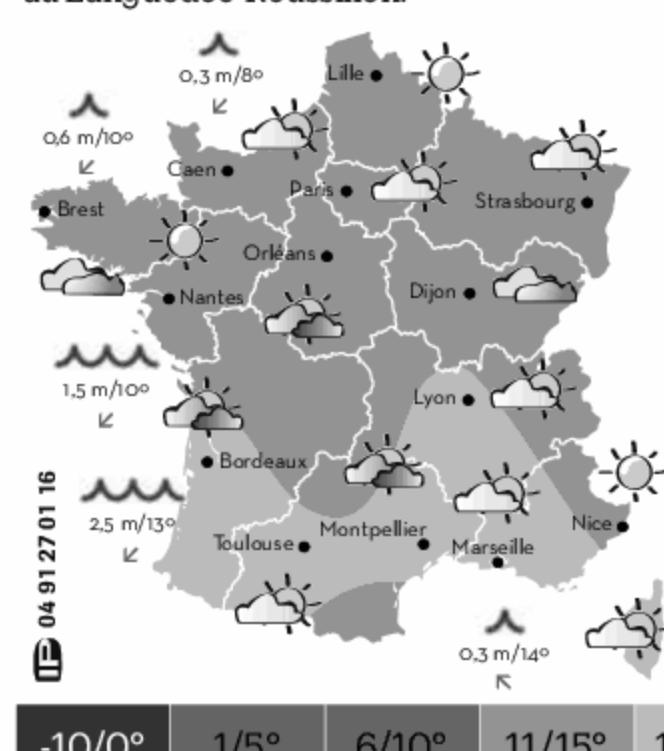
DIFFICILE

Libération
La boutique

Retrouvez les derniers numéros de « Libération » et nos collectors sur notre boutique



BOUTIQUE.LIBERATION.FR



FRANCE	MIN	MAX	FRANCE	MIN	MAX	MONDE	MIN	MAX
Lille	-1	12	Lyon	2	16	Alger	15	18
Caen	-1	11	Bordeaux	7	16	Berlin	3	11
Brest	3	12	Toulouse	9	16	Bruxelles	3	13
Nantes	4	12	Montpellier	6	16	Jérusalem	9	17
Paris	2	13	Marseille	7	17	Londres	7	10
Strasbourg	-1	12	Nice	7	15	Madrid	7	1

IDÉES /

Manon Garcia «Ce qu'on a vu au procès Pelicot, c'est que les hommes n'aiment pas les femmes»

La philosophe, qui a assisté aux audiences, a été frappée d'observer des accusés peu concernés par les viols dont ils étaient les auteurs et par leur difficulté à se livrer à l'introspection. Elle tire un livre de cette affaire hors norme, abordant violences masculines, soumission féminine et consentement.

Recueilli par
CÉCILE DAUMAS,
MARLÈNE THOMAS
et **ANASTASIA VÉCRIN**
Photo
FANNY DE GOUVILLE. MODDS

Au-delà du calvaire enduré par Gisèle Pelicot et sa famille, le procès des viols de Mazan nous a forcés à regarder ce que nous ne voulions pas voir : la violence masculine dans son expression la plus sordide – Dominique Pelicot –, comme dans sa manifestation la plus banale – 51 coaccusés au profil de quidam. Philosophe, spécialiste des questions féministes et, en particulier, des concepts de soumission et de consentement, Manon Garcia a assisté à une partie des audiences de ce procès historique. Elle en tire un livre, *Vivre avec les hommes* (Flammarion, sortie mercredi), qui interroge, au-delà des violences sexuelles, les rapports entre les hommes et les femmes. Qu'a-t-elle vu à la cour criminelle départementale du Vaucluse ? Des accusés incapables de penser les violences sexuelles dont ils étaient pourtant les auteurs, des hommes dans une grande difficulté à se livrer à une forme d'introspection. «Pourquoi se sentent-ils si facilement attaqués et pour autant si difficilement concernés ?» se demande la philosophe. Les féministes sont souvent accusées de détester les hommes. Manon Garcia inverse

la proposition : et si c'étaient les hommes qui n'aimaient pas les femmes ? Certains liront son livre comme un réquisitoire contre le masculin. La philosophe se situe, au contraire, dans la volonté de ne pas couper les ponts, comme le prouve son avant-dernier livre, *la Conversation des sexes. Philosophie du consentement* (Flammarion, 2021). Elle conçoit les rapports femmes-hommes dans «une relation de réciprocité», loin de ce qu'elle a vu au procès des viols de Mazan.

Pourquoi hommes et femmes n'ont-ils pas vécu le procès Pelicot de la même façon ? Si on généralise, eux disaient «not all men», elles se demandaient si l'un de leurs proches ou pire leur compagnon aurait pu faire ça...

Les femmes se sont beaucoup identifiées à Gisèle Pelicot. Ce procès a été, pour elles, un moment de lucidité sur la menace incessante des violences sexuelles. Les hommes ne se sont, dans l'ensemble, pas sentis concernés. Certes, il est plus facile de s'identifier à des victimes qu'à des bourreaux. Mais beaucoup de femmes ont espéré, en vain, que les hommes se demandent ce qu'ils avaient en commun avec ces crimes, avec ces accusés. Or, ceux avec lesquels j'ai échangé réfléchisaient, au mieux, à pourquoi ils n'auraient jamais pu se retrouver là. Les hommes n'ont pas fait ce travail qui demande de se confronter à des facettes très noires de soi-même. Ils ont été beaucoup sur la défensive. Il faudrait qu'ils se demandent pourquoi ils se sentent si facilement attaqués et pour autant si difficilement concernés.

Ce procès a aussi mis en lumière les difficultés des hommes avec l'introspection. Au fond, ces 51 hommes ont en commun d'être incapables de réfléchir à ce qu'ils sont eux-mêmes – les expertises n'ont cessé de le souligner. Une infime minorité d'entre eux a assumé les faits. Mais beaucoup de ces hommes ne voient pas vraiment le problème dans le fait d'imposer des actes sexuels à une femme endormie. La façon dont certaines femmes ont bondi au secours des hommes illustre aussi les contradictions de la mas-

linité : les hommes sont très forts, mais il faut tout le temps les sauver ; ils sont très intelligents, mais incapables d'introspection ; ils sont soi-disant à la tête du monde entier, mais il leur faut un droit à l'erreur parce qu'ils ne comprennent pas qu'on ne viole pas une femme sédatée.

Comment, durant le procès, les accusés justifiaient-ils leurs actes ?

Ils ont beaucoup utilisé leur supposée «misère sexuelle». C'est parce que leur femme ne pouvait ou ne voulait pas coucher avec eux à ce moment-là. Mais il faut comprendre ce que cela signifie : ils font comme si coucher avec leur femme ou violer Gisèle Pelicot sédatée, c'était à peu près la même chose. Dans mon travail, j'ai toujours défendu que le viol et le sexe étaient deux choses radicalement différentes. Cela a été un choc de me retrouver face à des hommes pour qui ce n'est pas le cas. Le caractère, disons, presque normal du viol dans la sexualité masculine, m'a frappée à travers un détail : l'un des juges n'intervenait quasiment que pour demander aux hommes concernés pourquoi ils n'avaient pas d'érection sur les vidéos. Mais il n'a jamais posé de question à ceux qui en avaient sans problème, comme si violer Gisèle Pelicot à moitié morte,

c'était évidemment excitant. Et là encore, il y avait vraiment un fossé entre hommes et femmes dans cette salle d'audience.

Que dit ce procès de la soumission des femmes ?

Ala fin du procès, Dominique Pelicot a donné comme explication de ses actes : «*J'ai cherché à soumettre une femme insoumise.*» Il incarne ce désir des hommes d'aimer des femmes libres, mais seulement à condition qu'elles ne le restent pas. Il a expliqué avoir été fasciné par sa liberté, et en même temps, avoir droit à ses services – sexuels et autres. Ce droit, il est prêt à l'exercer quoi qu'il en coûte, il recourt à la soumission chimique pour la soumettre, au risque de la tuer. L'enfer de Gisèle Pelicot a commencé quand elle a commencé à lui dire non.

Selon vous, paradoxalement, le procès de Mazan met un terme à l'espoir placé dans le judiciaire pour combattre les violences sexuelles. Pourquoi ?

Ce que tout le monde attendait du procès d'Avignon, c'est qu'on y fasse le procès de la masculinité, tout comme on attendait du procès Eichmann qu'il soit celui du nazisme. Or, Hannah Arendt montre bien que la forme du procès pénal fait qu'on ne peut faire le procès que de cet homme-là et pas du phénomène qu'il incarne. De même, le procès de la masculinité ne cesse de se dissoudre en un procès de ces hommes, moins intéressants les uns que les autres. Ce n'est pas et ça ne peut pas être le procès de la société.

Surtout, l'échec du judiciaire se situe dans les faits : si Dominique Pelicot trouve 70 hommes à 25 ou 30 kilomètres de sa maison prêts à venir violer Gisèle Pelicot, un procès par viol, c'est comme vouloir vider l'océan Pacifique avec une petite pelle. On ne va jamais y arriver. C'est ce qui est aussi accablant dans l'enquête des journalistes allemands sur la boucle Telegram sur laquelle 70 000 hommes s'échangent des recettes de soumission chimique. Il faudrait 70 000 procès. Voulons-nous construire une nouvelle prison par semaine pour y mettre ces hommes-là ? Ce grand procès montre les limites du judiciaire,

«L'amour masculin est construit d'une manière qui le fait passer à côté des femmes aimées. Ce procès montre des hommes pour qui les femmes sont des entités abstraites. Les gens avec qui ils veulent passer leur vie, qu'ils aiment, ce sont les autres hommes, leurs copains.»



Manon Garcia, samedi, à Paris.

on ne va pas régler le problème uniquement dans les salles d'audience.

Agnès Fichot, la collaboratrice de Gisèle Halimi, trouve pour sa part que le procès a un rôle à jouer dans la société: il sort forcément à un moment des murs du palais de justice comme pour celui de

la peine de mort, les procès d'Aix ou de Bobigny...

Je ne fais pas partie des gens qui sont contre le système pénal. L'une des explications pour comprendre ce que font les hommes de Mazan, c'est qu'ils pensent qu'ils ne se feront pas prendre. S'ils pensaient qu'il y avait le

moindre risque, ils y auraient réfléchi à deux fois. Cela veut bien dire qu'il faut un appareil répressif. Selon la thèse de Massil Benbouzrich, docteur en psychologie et en criminologie, 30 % des hommes disent qu'ils violeraient une femme s'ils avaient la certitude de ne pas se faire attraper.

«Ils ont beaucoup utilisé leur supposée "misère sexuelle". C'est parce que leur femme ne voulait pas coucher avec eux. Mais il faut comprendre ce que cela signifie: ils font comme si coucher avec leur femme ou violer Gisèle Pelicot sédatée, c'était à peu près la même chose.»

Bien sûr, le geste qu'a fait Gisèle Pelicot de refuser le huis clos a permis d'en faire une affaire publique et d'impulser un vrai débat de société. Mais des aussi «bonnes victimes» que Gisèle Pelicot, une bonne épouse, blanche, gentille, de classe moyenne, qui n'a jamais rien fait de mal, il y en a très peu. Des violeurs qui laissent toutes les preuves, les organisent et s'assurent que les policiers les trouvent, il y en a aussi très peu. Cela peut aussi produire un bon appareil à backlash: «Ah bah oui, elle, elle a couché avec plein de mecs, c'est normal qu'elle se fasse violer.»

Ce procès s'est-il distingué par la place accordée à la notion de «consentement»?

Il a beaucoup été dit que le procès des viols de Mazan était celui du consentement. Mais, juridiquement, il n'y avait aucun problème autour du consentement dans ce procès. Depuis l'arrêt Dubas de 1857, la jurisprudence reconnaît qu'une personne endormie n'est pas en état de consentir, et le viol par surprise. Les militantes qui demandent le changement de définition du viol ont simplement vu dans ce procès l'occasion de remettre le sujet sur la table. Ce réflexe social est intéressant: face à l'insoutenable, on veut une loi pour avoir le sentiment d'avoir fait quelque chose. Or, on n'a pas besoin d'une nouvelle loi dans le procès Pelicot. Elle existe et suffit.

Vous êtes donc contre l'inscription du «consentement» dans la définition du viol alors que 94 % des plaintes sont classées sans suite?

Pendant très longtemps, il était question de substituer la loi actuelle par une nouvelle définition du viol basée exclusivement sur le non-consentement. Non seulement ce n'est pas possible, puisque ça équivaut légalement à définir un crime par ce que fait la victime et non par ce que fait le criminel. Aujourd'hui, il est question de conserver les notions de «contrainte, menace, violence et surprise» [comme définissant actuellement le viol, ndlr], en y ajoutant le non-consentement. J'y suis moins opposée.

Mais il me semble que ce serait redondant. Pour faire diminuer le nombre de non-lieux, d'acquittements, il faudrait que la Cour de cassation clarifie et élargisse la notion de «contrainte». Mais c'est surtout un problème de moyens: il faut éduquer les policiers, les juges, donner de l'argent pour que les enquêtes aient lieu. Lors du procès Pelicot, on a été, sans cesse, confrontés au **Suite page 22**

IDEES/

Suite de la page 21 manque de moyens de la justice. Je ne voudrais pas que les législateurs, en ajoutant deux mots dans la définition, pensent qu'ils vont tout régler.

Le procès a montré la banalité du viol. Remet-elle en cause la frontière entre ce qu'on considère comme un comportement normal ou pathologique ?

C'était passionnant de voir l'incapacité totale des experts psychologues et psychiatres à trouver quoi que ce soit de réellement pathologique ou d'anormal chez les accusés, dont certains possèdent des photos à caractère pédopornographique. Malgré les vidéos de viols, l'un des experts psychiatres a fait six expertises d'affilée d'accusés, en assurant qu'aucun n'avait un profil «d'abuseur sexuel». Le problème de nos classifications psychiatriques et psychologiques me paraît flagrant. Aimer le «*mode viol*», comme dit Dominique Pelicot, n'est pas considéré comme une paraphilie/*Pratique sexuelle qui diffère des actes traditionnellement considérés comme normaux, ndlr*].

Le fait d'être voyeur, d'être attiré par des enfants, par des mortes, de pratiquer le sadomasochisme, même de manière consentie, est psychiquement anormal, mais pas le fait de violer. Il y a cette hypothèse que pratiquer un acte sexuel contre la volonté d'une personne est donc un peu normal. C'est effectivement dans la norme statistique quand on regarde le nombre de viols par an. Ne devrait-on pas considérer au minimum que ces gens-là ont un réel problème avec le sexe et avec les femmes ?

Ce qui ferait la différence, dans le viol comme dans les perversions sexuelles, serait alors le consentement ?

Le consentement est un bon curseur pour dire la différence entre la moralité et l'immoralité. Mais il n'est pas un curseur pour les psychiatres. J'ai été frappée de manière générale par la façon dont le procès était à la fois incapable de dire que ces hommes avaient un problème et, en même temps, était structuré par une compréhension très conservatrice de la normalité sexuelle. Le juge semblait par moments considérer que regarder du porno était déjà une forme de perversion. Le mot «libertin» était parfois utilisé par la cour comme synonyme de «gros dégueulasse» alors que le libertinage bien compris est une pratique consensuelle de gens ayant une éducation très approfondie sur le consentement. Peut-être faut-il se demander si la perversion de ces hommes est de ne rien avoir à faire du consentement de leur partenaire. On voit que la personne avec qui ils ont un rapport sexuel ne les intéresse pas. L'un d'eux dit qu'il a fait confiance à Dominique Pelicot, car «c'est sa maison, sa chambre, son lit, sa femme» : cette liste-là, cette continuité, montre que Gisèle Pelicot est pour lui un objet possédé par son mari. L'ignorance du consentement est un signe de cette objectification bien plus large. Gisèle Pelicot n'existe pas. Tout se joue entre les hommes : qui jouit le plus vite ? Qui a le pénis le plus long, le plus dur ? Une réelle compétition se joue entre eux par corps de femme interposé. Tel un rituel, Dominique

Pelicot reviolait systématiquement sa femme après ces hommes.

L'inceste de Dominique Pelicot sur sa fille Caroline Darian est le grand oublié de ce procès. Comment a-t-il été abordé ?

La juge d'instruction avait décidé que la question ne ferait pas partie de ce procès. Cela étant dit, les photos indécentes de sa fille et de ses belles-filles font, elles, partie de l'ordonnance de mise en accusation. Si elles ne sont pas qualifiées comme des faits d'inceste, elles relèvent de sexualisations incestueuses, quand bien même Dominique Pelicot n'aurait pas drogué Caroline Darian. L'inceste est de toute façon présent.

Mais cette question est compliquée pour Gisèle Pelicot. Si on commence à en parler, elle n'est plus seulement victime, elle est aussi partie prenante d'une économie familiale dans laquelle se sont déroulées plein de choses qui ne vont pas. Dans cette famille, l'inceste est présent à de nombreux niveaux. La mère de Dominique Pelicot a des enfants avec un homme, puis son frère. Ils adoptent une petite fille de la Ddass. À la mort de la mère, cette fille qu'ils ont adoptée devient la compagne du père. On peut supposer qu'elle a été violée pendant des années avant ça. Dominique Pelicot et Gisèle Pelicot sont au courant. Malgré tout, ils

envoient leurs enfants chez ce grand-père tous les étés, sans y aller avec eux, donc sans les protéger. Il y a des structures de répétition très inquiétantes dans l'inceste, comme l'a montré l'anthropologue Dorothée Dussy dans son livre *le Berceau des dominations. Anthropologie de l'inceste* (Pocket 2021).

On retrouve aussi des violences sexuelles dans l'enfance d'un certain nombre d'accusés...

Oui, mais il faut faire très attention avec cette question : on a pu utiliser cette information pour justifier leurs crimes. Or, nous savons que les femmes ne reproduisent pas les violences qu'elles ont vécues. Il faut plutôt se demander pourquoi certains hommes passent à l'acte.

Un certain nombre d'accusés étaient aussi poursuivis pour détention d'images pédopornographiques. Si le sujet a peu été abordé auprès du grand public, ces audiences ont participé à montrer que les violences sexuelles faites aux femmes et celles faites aux enfants marchent ensemble. Il y a une forme de silenciation sur ces dernières pour empêcher de voir que tout cela fait système. Ce sont des gens qui veulent des rapports sexuels à tout prix. Les enfants et les femmes sont des victimes plus faciles. Les travaux de Dorothée Dussy parlent justement d'un viol d'aubaine.

En quoi ce procès interroge-t-il ce qu'on appelle «l'amour dans le couple hétérosexuel» ?

Dominique Pelicot dit aimer sa femme et ne parle d'elle que par clichés, c'est une «sainte», elle a l'air d'une entité abstraite. Cela recoupe des analyses de Simone de Beauvoir, qui ne sont pas les plus connues du *Deuxième Sexe*, mais où elle parle du fait que les hommes ont beaucoup de mal à voir les femmes comme des êtres en chair et en os, des personnes avec

des désirs, des projets. Dominique Pelicot dit : «*Moi, j'ai eu deux saintes dans ma vie, ma mère et ma femme.*» Et il met des écrits «*salope soumise*» sur sa femme quand il la viole. A aucun moment, elle n'est Gisèle qui aime une certaine musique, un certain plat, une certaine promenade. Elle n'est jamais singulière dans ses mots. C'était très frappant dans le procès d'entendre tous ces hommes parler des femmes de leur vie avec des images de la maman et la putain, au lieu d'en parler comme des vraies personnes.

Depuis #MeToo, les féministes ont produit beaucoup de travaux sur comment réinventer l'amour, sauver l'hétérosexualité... Mais enfin, ce qu'on voit dans ce procès, c'est que les hommes n'aiment pas les femmes. Lorsque je dis ça, je sais que ça va braquer les hommes, qu'ils vont se dire que je dis n'importe quoi, mais l'amour masculin est socialement construit d'une manière qui le fait passer à côté des femmes aimées. Ce procès montre des hommes pour qui les femmes sont des entités abstraites. Les gens avec qui ils veulent passer leur vie, avec qui ils parlent, qu'ils aiment, ce sont les autres hommes, leurs copains.

Les femmes sont des vecteurs, sinon des réceptacles de cet amour entre eux. Cela renvoie aux vieilles structures de la masculinité de penser que la vraie vie est entre copains et qu'à la maison, il y a Bobonne qu'ils considèrent, au fond, un peu pareil qu'un meuble. Jusqu'à il y a peu, juridiquement, les femmes étaient comme des meubles. Ce qui est choquant, c'est d'être confronté à un monde dans lequel cela a si peu changé. Ce n'est pas la peine d'essayer de réinventer l'amour si on n'existe pas pour les hommes.

Ce que vous décrivez n'est-il pas une résistance des hommes au changement, qui s'exprime aussi politiquement de manière virulente avec Trump ?

C'est évidemment tentant de faire un lien entre le procès et la montée d'un masculinisme réactionnaire. On vit, à mon sens, moins un backlash qu'une clarification. Les hommes ne sont pas devenus plus masculinistes avec Donald Trump, mais ils l'assument davantage, ils n'ont plus à faire comme s'ils étaient ouverts à l'égalité alors qu'ils ne le sont pas du tout. Cette affirmation du masculinisme est liée au progrès du féminisme. C'est parce que les femmes sont de plus en

plus pressantes dans leur demande d'égalité que les hommes expriment leur réticence. J'avais beaucoup aimé *Soumission* de Michel Houellebecq [Flammarion, 2015] qui a été lu comme un livre islamophobe, mais qui montre pour moi autre chose : la façon dont les hommes sont prêts à faire front commun pour obtenir la soumission des femmes. L'idée du livre est que si on propose aux hommes d'avoir une maman et une putain, c'est-à-dire une femme qui leur fait la cuisine et une jeune femme sexy avec qui ils peuvent coucher, tous signent, qu'ils soient de gauche, d'extrême droite, islamistes. Et c'est un peu ce qu'on voit à Mazan : des hommes qui ont très peu en commun mais qui sont unis pour violer Gisèle Pelicot. Et dans leur défense, dans une forme de fraternité.

Votre livre n'aborde pas la question de l'éducation des garçons. La parole des hommes de Mazan ne montre-t-elle pas une urgence sur ce sujet ?

Bien sûr que les éduquer au consentement est important. Mais la vérité, c'est que ce qu'il s'est passé avec Gisèle Pelicot n'est pas un malentendu. Le problème, ce n'est pas qu'ils ne savent pas que c'est interdit, c'est qu'ils n'en ont rien à faire que ce soit interdit. Ils n'en ont rien à faire que ça détruisse. Donc, oui, il faut de l'éducation, mais il s'agit d'éduquer les hommes à comprendre que les femmes sont des personnes.

Alors, comment vivre avec les hommes ?

Quand on ne se ment pas trop à soi-même, vivre avec les hommes, c'est faire face à une forme de normalité des violences sexuelles. J'ai écrit le livre très vite, parce que la lucidité dans laquelle j'étais pendant le procès n'est pas compatible avec la vie quotidienne. Pour vivre avec les hommes, il faut remettre le voile du déni. Si on mettait un pavé devant chaque endroit où une femme a été violée comme on le fait en Allemagne pour les victimes de la Shoah – je ne dis évidemment pas que ces crimes sont comparables ! –, les rues seraient entièrement pavées de ces pierres. On verrait alors que les violences sexuelles sont absolument partout, tout le temps, et qu'elles sont un moyen de contrôle des femmes. Être une femme, c'est se savoir violable. C'est une réalité. Et il est insupportable de voir les hommes l'ignorer.

Pourquoi continuer à aimer les hommes ?

Par optimisme sans doute, mais aussi parce qu'ils sont la moitié de la population ! Nous avons des frères, des pères, des fils, des maris, que nous aimons. Mais c'est une vraie question : comment les aimer s'ils ne nous voient pas comme des égales, des personnes qu'on aime dans leur singularité, dans leur humilité ? J'essaie dans mon travail d'être plutôt optimiste sur les rapports femmes-hommes, mais ce procès a été une vraie claque, on avait l'impression dans ce tribunal que #MeToo n'avait pas eu lieu pour certains.

Les rapports avec les hommes qui ne se sont pas sentis concernés par l'affaire Pelicot sont plus difficiles. Chez les jeunes femmes, il y a une sorte de ras-le-bol, beaucoup questionnent l'hétérosexualité. Et je comprends. En même temps, ces questions sont encore très nouvelles. Faire changer les normes du couple, la sexualité, cela va prendre du temps. Gisèle et Dominique Pelicot avaient 32 ans quand le viol entre époux a été interdit. ◀



VIVRE AVEC LES HOMMES
MANON GARCIA
Flammarion,
232 pp., 21 €.

«Les hommes n'ont pas fait ce travail qui demande de se confronter à des facettes très noires de soi-même. Ils ont été beaucoup sur la défensive. Il faudrait qu'ils se demandent pourquoi ils se sentent si facilement attaqués et pour autant si difficilement concernés.»



REJOUISSANCES

Par
LUC LE VAILLANT

On sait tout, mais on n'y comprend rien

Et si la prolifération d'informations tuait la capacité de projection d'une société d'asservis volontaires, drogués à l'irréalité numérique et au divertissement désincarné.

Cette chronique va prendre de biais ce que chantait Jacques Dutronc, au siècle précédent, quand il jouait le complotiste fumiste, le fatigué du journal télévisé de l'ORTF et le suspicieux des mensonges de l'Etat gaulliste. Il persiflait ainsi : «*On nous cache tout, on nous dit rien.*» A l'inverse, je pourrais fredonner : «*On nous dit tout, mais on n'y entend rien.*» Ou encore : «*On est tellement au courant, qu'on coule par le fond.*» A moins que vous ne préfériez : «*Trop d'info rend idiot.*» J'ai le sentiment que la médiatisation permanente, qui me bombarde de ses *breaking news* et me pulvérise de ses tweets acides, m'empêche de penser le temps long et de prévoir le futur. Ce perpétuel présent me rend incapable d'anticipation et me catapulte dans des cumulonimbus orageux qui m'électrisent sans que je n'ai plus prise sur quoi que ce soit.

Regardez comment, surinformés, nous voguons de surprise en cauchemar, de sidération en désolation, d'effarement en effroi. On estimait donner le tempo, et puis on tombe de haut pour se rouler dans le caniveau. On redécouvre le réel revêche et le tragique fatidique dont on se croyait protégé par la danse des avatars farceurs et la gigue des simulacres schizoïdes. C'est comme si à force de piquer du nez dans nos téléphones, on avançait à l'aveugle pour buter dans l'arbre de la connaissance foudroyé par des forces du passé dont on pensait avoir purgé la mauvaise part.

On est averti à la seconde des moindres soubresauts de la planète. Et pourtant, personne n'a vu venir le 11 septembre 2001, ni le 7 janvier 2015. Personne n'aurait sérieusement pu imaginer que Poutine envahirait l'Ukraine, ni que le Hamas irait égorguer les Israéliens d'à-côté. Et qui aurait pu prévoir que Trump serait plus Néron que bouffon et sadiserait publiquement Zelensky, histoire

de saccager l'équilibre géopolitique, tout en tronçonnant les passerelles multilatérales? Il est exact que, de tout temps, les Cassandre ont été reléguées en bout de table par l'optimisme foncier des populations avides de distraction. Désormais, les prophétes de malheur peuvent bien tromper, elles sont devenues inaudibles. La multiplication des canaux participe au brouhaha général. L'excès de fréquences accordées brouille la clarté du message. A contrario, l'interdiction d'une seule chaîne, telle C8, pare le silence contraint de celle-ci d'atours héroïques exagérés.

La profusion lasse les meilleures volontés. C'est comme si un filet dérivant aux mailles serrées emportait l'attention de chacun, avant de la noyer dans un bouillon d'émotions et une écume de dérasons. A force de papillonner, le discernement périclite. Le drogué numérique montre les dents sur Twitter, se fend les paupières au cutter de la concupiscence sur Instagram et enlumine son sérieux professionnel sur LinkedIn. Il mute

et mate, se met le doigt dans l'œil et crie pouce, avant de le baisser. A trop en voir, il finit ébloui par les lumières d'une consommation illusoire. Abruti de plaisirs jamais aboutis, cet autocentré gavé et frustré à la fois ne comprend plus rien aux sombres reptations d'une nature humaine qui échappe au panoptique satellitaire. Sous la modernité de la technologie chatoyante, réapparaissent de vieilles ossifications idéologiques, religieuses et même anthropologiques qu'on croyait disparues. Paradoxe, c'est le principal artificier de l'artifice, Elon Musk, qui fait ressurgir les archaïsmes les plus cruels. Comme les autres géants de la tech, il retrouve le sens de ses intérêts les plus crus et satisfait une avidité cuirassée, sans se donner la peine de ressasser l'ancien mantra à falbalas humanistes de Google «*Don't Be Evil*», qui signifiait «*ne soyez pas méchants*». Le masque a beau tomber, Musk continue à entretenir les incertitudes grégaires de followers peu affolés par leur incapacité à trancher entre vrai et faux, tant ils sont saturés de sollici-

tations désincarnées. Je me croyais perspicace assez sage et visionnaire peu missionnaire. Je me pensais philosophe de garnison et être de raison, planant en surplomb au-dessus des tenants et des aboutissants. Et je me découvre gogo assez gaga du spectacle spectral que nous dispensent des maîtres du monde qui, en douce, refont jouer des muscles qu'on pensait atrophiés. Je suis ce fantôme assez fantoche qui ne sait plus secouer ses chaînes numériques d'asservi volontaire. Je m'estimais instruit et structuré, averti et circonspect. Je me découvre petite chose vibratile et phalène brûlant ses pupilles aux pâleurs des écrans, au lieu de relire Guy Debord et Jean Baudrillard. J'ai perdu tout esprit de système et je suis incapable de signer le moindre contrat de plan. Mes théories tiennent en un tweet et mes aphorismes clignotent comme des GIF. Je me laisse ballotter dans le ressac de cette arnaque addictive. Au point de chantonner, façon Dutronc : «*On sait tout, mais on n'y comprend rien.*»

SIGNÉ COCO





Jean-Claude Vannier

«A 18 ans, je me suis échappé pour devenir musicien»

A 82 ans, comme à l'époque de ses collaborations avec Gainsbourg et consorts, le musicien arrangeur est resté inspiré et farouchement autodidacte. Il revient avec un album virtuose et burlesque accordant l'accordéon à un orchestre de mandolines.

Recueilli par
CHRISTOPHE CONTE

Depuis plus de soixante ans, Jean-Claude Vannier aime faire des pirouettes musicales, des pieds de nez à l'académisme et réinventer sa gamme personnelle de musicien arrangeur (occasionnellement chanteur et parolier) comme un enfant privé de dessert qui tiendrait toutes ses revanches en révolutionnant la pâtisserie. Tel fut le parcours fabuleux de cet autodidacte, empêché par ses parents protestants de pratiquer la musique, et qui a inscrit sa marque dans quelques-uns des plus grands enregistrements français du siècle dernier, dans la chanson comme dans les musiques de films. Avec Gainsbourg au premier chef, mais aussi Michel Polnareff, Sylvie Vartan, Brigitte Fontaine, Johnny «Que je t'aimeuuu»

Hallyday, Françoise Hardy, Claude Nougaro,

Barbara et quantité d'autres, célèbres ou oubliés. A l'aube de ses 82 ans – il est né le 4 mars 1943 – et alors qu'on le pensait rangé

des pupitres et coulant une retraite tranquille

à Sète, dans l'Hérault (lui qui fit jadis une fabuleuse relecture du répertoire de Brassens),

il revient avec un projet burlesque et réjouissant : un orchestre de mandolines.

Après avoir mêlé ses bourrasques orchestrales avec le metal de Mike Patton (l'album *Corpse Flower*, en 2019), c'est sur le label de ce dernier, Ipecac Recordings, que débarque ce disque déconcertant, fruit d'une rencontre méditerranéenne avec le mandoliniste Vincent Beer-Demandeur et l'accordéoniste Grégory Daltin. Malgré cet instrumentarium inédit, on reconnaît dès les premières mesures l'empreinte de Vannier, ses harmonies capiteuses et ses mélodies qui frissonnent d'une nostalgie aimable à la Tati, à la Trenet, comme un étrange chromo de la France d'hier, celle des congés payés, des maillots de bain en laine et des 2CV, mais sans la poussière réac ni Pascal Praud dans le rétro. Juste un disque récréatif, virtuose mais ouvert à tous, accompagné d'un livret d'une histoire d'enfants qui s'aiment, se séparent et se retrouvent des années plus tard, avec une coda tragique, melodynelsonien, et des feux d'ambulance qui percutent ceux de l'amour.

Roméo, Juliette, un balcon et des mandolines, un genre de film muet sans images, et Vannier qui dirige tout ça avec le regard d'un type qui sait que le meilleur est derrière lui mais n'est pas pressé de retrouver tous ses confrères envolés. On le rencontre chez lui, à Paris, à deux pas de la place des Vosges (IV^e arrondissement), désormais résidence secondaire, là où tant de choses éternelles ont pris relief. Un piano et des partitions en froufrou mangent presque toute la place du salon, le composi-

Alors qu'on le pensait rangé des pupitres, Jean-Claude Vannier revient avec un projet burlesque et réjouissant.
PHOTO LÉO ALESTRO

teur se déplace moins facilement mais son esprit est toujours alerte. «*C'est un miracle si j'ai réussi à vivre de la musique jusqu'ici*, dit-il. *Encore aujourd'hui, les gens découvrent l'album, ils me disent qu'ils adorent. C'était un peu inattendu tout ça.*»

Comment est née cette drôle d'idée d'un orchestre de mandolines ?

C'est venu de ma rencontre, via un copain preneur de son, avec Vincent Beer-Demander, qui est prof de mandoline à Marseille. Il faut savoir qu'il y a toute une colonie de mandolinistes à Marseille, qui provient de l'immigration italienne. Vincent a réuni un orchestre, au hasard de rencontres je composais des morceaux, on a enregistré et voilà. Ça s'est fait un peu sur la longueur.

C'est un instrument avec lequel vous avez déjà travaillé ?

Oui, pour faire des effets par-ci par-là, avec des guitaristes qui jouaient deux ou trois notes de mandoline pour faire un son. Mais là, ce que fait Vincent, c'est aristocratique, on a affaire à un virtuose. La principale difficulté était de trouver des mélodies qui correspondaient, car tout ne fonctionne pas. C'est un instrument romantique, un peu triste, qui porte à la rêverie. On a rajouté de l'accordéon, un instrument que j'aime également beaucoup, avec un son un peu désespéré, sentimental et nostalgique.

Cela a fait jaillir des souvenirs chez vous ?

Lorsque j'étais enfant, j'allais avec mes parents au parc Montsouris [dans le XIV^e arrondissement, ndlr] et il y avait un ensemble de mandolinistes qui jouaient dans un kiosque à musique, près d'un lac. Je rêvais de partir dans une barque, accompagné par le son de toutes ces mandolines. Je trouvais ça merveilleux. Sans doute aussi parce que mes parents m'interdisaient de faire de la musique.

Comment ça ?

Ils étaient protestants, et pour eux, on ne devait pas faire de la musique. Ma mère disait tout le temps : «*Mon fils ne sera pas un clown.*» Mais quand on aime la musique, que l'on a vraiment envie d'en faire, quand on a ça dans le cœur, personne ne peut vous en détourner. C'est pourtant ce qu'ont tenté de faire mes parents. Ils m'ont interdit de faire le conservatoire, mais quand j'ai eu 18 ans, je me suis échappé pour devenir musicien et découvrir tout le reste, le vin, la bouffe, les filles.

Ils vous l'ont reproché ?

Quand j'ai commencé à travailler un peu, ma mère m'a téléphoné, elle m'a dit : «*Bon, alors, finalement tu es musicien maintenant.*» J'ai répondu : «*Bah oui, il me semble.*» Elle m'a lancé : «*Je ne t'entends pas à la radio,*» et elle a raccroché. C'était terrifiant. Comme je n'avais pas fait d'études de musique, j'ai dû apprendre seul la composition, l'harmonie. Je lisais des *Que sais-je ?* sur tous ces domaines et puis j'ai été embauché comme assistant preneur de son chez Pathé-Marconi. Au studio, j'ai pu rencontrer des gens comme [le pianiste, compositeur et arrangeur] Bernard Gérard ou [le compositeur et interprète] Michel Magne, qui m'ont pris sous leurs ailes. Je suis resté six mois chez Michel Magne, il me faisait écrire des musiques de films à sa place, parce qu'il n'écrivait pas grand-chose.

C'était au Château d'Hérouville, dans le Val-d'Oise, qu'il venait de racheter ?

Oui, j'habitais sur place. Magne me disait : «*Moi, je pratique la politique du gigot !*» Ça signifiait qu'il invitait les producteurs et les metteurs en scène à manger un gigot, et pendant ce temps-là je trimais dans le grenier pour écrire la musique. C'était extraordinaire parce que je pouvais écouter l'après-midi les conneries que j'avais écrites le matin. On allait dans tous les studios de Paris, parce qu'il n'y avait pas encore de studio à Hérouville, et on trouvait des musiciens pour jouer sur-le-champ. C'était un formidable apprentissage. Un jour, Alice Dona m'a entendu jouer du piano, elle cherchait un pianiste pour sa tournée, et sans réfléchir, sans même demander si c'était payé, je suis parti immédiatement. Le premier arrangement que j'ai fait, c'était pour elle, pour une chanson que je lui avais écrite.

La grande rencontre, toutefois, c'est avec le compositeur Alain Goraguer... ?

Oui, il aimait beaucoup ce que je faisais, il m'a mis sur le coup pour un album de Christine Sèvres, la femme de Jean Ferrat. Il m'a proposé de partager les arrangements avec lui, une face chacun. Je n'avais pas vraiment d'expérience, je ne connaissais pas grand-chose au métier, alors que Goraguer était un géant à mes yeux, parce qu'il avait travaillé avec Boris Vian et faisait les disques de Serge Gainsbourg, qui faisait tout pour qu'il reste dans l'ombre, comme il le fera avec moi et tous les autres par la suite, mais Alain s'en fichait.

Avec Gainsbourg, vous avez commencé par faire des musiques de films. ?

On a fait *Paris n'existe pas* de Robert Benayoun, en 1969, les *Chemins de Katmandou* d'André Cayatte la même année, *Cannabis* de Pierre Koranik juste après. Que des films mineurs dont personne ne se souvient. *La Horse* [de Pierre Granier-Deferré], c'est un peu mieux, mais c'était surtout l'occasion de faire de la musique instrumentale, qui ouvre un champ plus libre que la chanson et qui permet de travailler une plus large palette d'instruments. C'est comme ça qu'on a pu aboutir à *Melody Nelson*. J'ai été reconnu pour ce disque des années plus tard, déjà parce qu'il n'a pas bien marché à sa sortie, et aussi parce que Serge avait tout fait pour tirer la couverture à lui. Il mettait une telle force dans son désir de devenir célèbre et de nous écarter tous autant que nous étions que, finalement, j'ai préféré partir de mon côté. La célébrité, surtout en France, c'est un peu comme une autre noblesse. Certains veulent à tout prix devenir célèbres parce que ça leur donne l'impression d'être au-dessus des autres. Mais avec Serge, nous sommes malgré tout restés amis, jusqu'à sa mort. On a passé des moments sympas ensemble, surtout chez lui.

Vous avez le sentiment d'avoir été mieux reconnu à l'étranger ces dernières années ?

Ce nouvel album sort chez Ipecac, le label de Mike Patton, parce que personne en France n'en a voulu. Tout a changé grâce à Internet, lorsque j'ai commencé à recevoir des messages d'Anglais et d'Américains qui me parlaient de *l'Enfant assassin des mouches* [album enregistré en 1972], des musiques de films, de mon travail avec Gainsbourg. Je lisais «*amazing*», «*genius*», je pensais qu'ils se

fouaillaient de moi. J'ai vite compris que ce n'était pas le cas, et grâce [au producteur et musicien anglais] Andy Votel, nous avons pu ressortir mes musiques sur son label Finders Keepers et monter *Melody Nelson* et *l'Enfant assassin des mouches* à Londres. Il arrive aussi que des gens se réclament de moi et je ne vois pas très bien pourquoi. Mon ami Olivier Bloch-Lainé, qui a le studio de la Frette [dans le Val-d'Oise], m'a appelé un jour pour me dire qu'il était avec un groupe d'Anglais qui voulaient absolument

me rencontrer parce que j'étais l'une de leurs plus grosses influences. Je suis allé les voir, je les ai trouvés très bons dans leur domaine, mais je n'ai rien reconnu de ma musique dans ce qu'ils font. Comment s'appellent-ils déjà ? Arctic Monkeys ?

JEAN-CLAUDE VANNIER ET SON ORCHESTRE DE MANDOLINES

de JEAN-CLAUDE VANNIER, avec Vincent Beer-Demander et Grégory Daltin (Ipecac Recordings).

CULTURE/

LA COLLINÉ
THÉÂTRE NATIONAL

GOLEM

Amos Gitaï

4 mars – 3 avril
création

spectacle en français, yiddish,
allemand, anglais, arabe, espagnol,
hébreu, ladino, russe
surtitré en anglais et en français

T'EMBRASSER
SUR LE MIEL

Khalil Cherti

5 mars – 5 avril
création

spectacle en arabe levantin
surtitré en français

www.colline.fr
15, rue Malte-Brun, Paris 2^e
 métro Gambetta

CULTURE/



On survole à grande vitesse l'Amazonie avec les oiseaux-acteurs-danseurs. PHOTO IRENA VODAKOVA

«La Conférence des oiseaux», éprise de becs

Le spectacle de Petr Forman, adaptation d'un poème persan du XII^e siècle, est une fable charmante et intemporelle sur la manière d'échapper à la tyrannie, qui résonne particulièrement avec notre actualité affolante.

Il est rarissime que l'invention d'un spectacle se confond avec celle du lieu qui l'accueille. Les frères Forman ont cette particularité peu partagée de concevoir des nouveaux abris à chaque nouvelle création. Lesquels – contenant et contenu mêlés – quittent Prague où résident les jumeaux pour voyager avec les équipes techniques et artistiques, lors des tournées. Ces temps-ci, leur *Conférence des oiseaux*, d'après le grand poème persan de Farid al-Din Attar écrit en 1177, atterrit au théâtre Sébastien à Lieusaint (Seine-et-Marne). Cette

scène nationale qui coproduit le spectacle est elle-même exceptionnelle en ce qu'elle est la seule des 77 qui forment le réseau à être au cœur d'une zone sans aucune habitation avec uniquement des bureaux, des services, des écoles, des centres médicaux, des supermarchés. On gare sa voiture, on fait ses courses, et on tombe sur... une structure en toile, immense polygone échoué rayé blanc et noir qui semble respirer. Une baleine définitivement sans bousole? Un éléphant affublé d'un groin à la place de la trompe et qui aurait muté avec le réchauffement climatique. De près, il est ardu d'en distinguer la forme. On peut aussi penser à une fantaisie de Buren spontanément et mollement érigée. Vu du ciel, tout s'éclaire: ça va de soi, le monticule de 32 mètres de long et 10 mètres de hauteur et largueur est une huppe géante! L'oiseau barré de noir et de blanc et avec un col orange s'est délicatement posé au cœur de l'agglomération du Grand Paris Sud.

Entrons dans les entrailles de l'animal. Choisissons un masque au long bec qu'on nous tend à l'entrée – plusieurs types d'oiseaux sont disponibles. Marchons dans le corridor qui forme son cou. Se découvrent alors une scène et des gradins de 350 places.

Croassements. D'autres spectateurs portent déjà leur masque. Entre volatiles, on se salut, les oiseaux pépient déjà. La séance hallucinatoire ne fait que commencer. Car Petr Forman – cette fois-ci, le metteur en scène-concepteur-scénographe a travaillé sans son frère Matej – cumule un art artisanal, ancien et forain très old school avec une pratique du mapping dernier cri, c'est-à-dire des projections vidéo sur des volumes eux aussi mouvants qui rendent incertains l'espace et les contours des corps. Noirs profonds, croassements. Un corbeau s'est-il posé sur notre épaulé? On retient un cri, tandis qu'au loin, une clairière pointe. Non seulement

on survole à grande vitesse l'Amazonie avec les oiseaux-acteurs-danseurs, mais les projections sur des lamelles très fines procurent l'impression qu'on traverse les paysages à la même vitesse que des animaux. Nous voici dans une rivière où l'on nage à contre-courant, on est aussi amphibie. Pour peu qu'il soit au centre, le regard du spectateur est celui de l'oiseau.

Vieille de dix siècles, la fable iranienne sur la tyrannie et la manière d'y échapper ou de prendre conscience de sa servitude dans un voyage en dix étapes, et classique d'avoir été montée par Peter Brook, n'avait pas tout à fait la même affolante actualité en novembre, lorsqu'on l'a découvert à sa création à Prague, qu'un mois après l'investiture de Donald Trump. Certes, les tyrans fous n'ont jamais manqué, mais à l'automne, la fable était empreinte d'une certaine désuétude charmante et le conte métaphorique intemporel prenait le dessus. Aujourd'hui, le roi qui fait décapiter

son esclave adoré faute d'avoir réussi à viser la pomme placée sur sa tête au tir à l'arc se leste d'une vraisemblance qu'on n'aurait pas crue si proche. Peu de paroles dans ce spectacle présenté en français en France (et tout à fait pour enfant).

Structure. Petr et Matej Forman, les deux fils du cinéaste Milos Forman (*Hair*, *Amadeus*, *Man on the Moon...*) sont des genres de stars à Prague, où les habitants les arrêtent dans la rue. Stars et directeurs d'un théâtre, mais très accessibles, qui conduisent inopinément un visiteur à l'aéroport alors qu'ils ont la deuxième de leur spectacle dans deux heures – un degré de coolitude et de gentillesse inédit. Cette même matinée, Petr prend le temps de montrer leur atelier-caverne d'Ali Baba. Tiens, un skate, modèle 1976. «C'est un souvenir d'enfance.» La famille était en France accueillie par Jean-Claude Carrière avec lequel Milos Forman travaille, quand leur mère, qui a le mal du pays et se sent isolée, décide de rentrer quelque temps à Prague avec ses deux fils en 1968. Le printemps de Prague est écrasé par l'URSS. Impossible ensuite pour Milos Forman de faire sortir sa famille. «Quand Matej et moi avons eu enfin le droit de lui rendre visite pendant seulement dix jours. A 12 ans, on avait passé toute notre enfance sans lui et sans poser de questions. Lui vivait à New York et c'était l'année où il était nommé aux oscars pour Vol au-dessus d'un nid de coucou [le film remporte cinq statuettes, ndlr]. A Los Angeles, avant la cérémonie, il nous a acheté ces deux skates. On sentait que rien n'était normal à la fois dans cette absence de huit ans, et l'atmosphère électrique. Mais on avait appris à ne pas en parler, les murs ont des oreilles.»

La structure de l'oiseau-chapiteau fut en partie construite à Nîmes. Le jour où elle fut montée pour la première fois, Petr, qui dormait dans son camion comme il en a coutume à l'étranger, découvrit au petit matin une huppe fasciée, qui s'était posée dans un arbre à côté des rayures gigantesques et dont il nous montre la vidéo sur son téléphone portable. Il y a vu un signe.

ANNE DIATKINE

Envoyée spéciale à Prague

LA CONFÉRENCE DES OISEAUX
de PETR FORMAN d'après le poème de FARDI AL-DIN ATTAR au théâtre Sébastien de Lieusaint à partir de ce mardi et jusqu'au 12 mars, puis du 22 au 27 mars aux Gémeaux à Sceaux, du 8 au 16 avril au Théâtre de Caen, du 26 avril au 4 mai à Bourges, du 15 au 21 mai à Alès.

Oscars: «Anora» s'envole, «Emilia Pérez» dégringole

La palme d'or 2024 a été sacrée dimanche grande gagnante d'une cérémonie plutôt inspirée, au terme d'une incroyable remontada. Pâtissant comme prévu des polémiques autour de son film, Jacques Audiard est tout de même reparti avec deux statuettes.

Pour l'inconscient ayant accepté de passer une nuit blanche à regarder la 97^e cérémonie des oscars, le pire ennemi n'est pas l'ennui ou le manque de sommeil, mais bien les statistiques. Le *Hollywood Reporter* avait établi, sur la foi des récompenses déjà engrangées (Golden Globes, SAG Awards, etc.) et les pronostics de bookmakers, un crédible tableau des gagnants qui s'est avéré dix-sept fois correct sur vingt catégories. Le vainqueur de la soirée fut donc bien *Anora* de Sean Baker, avec cinq récompenses essentielles (meilleur film, meilleur réalisateur, meilleur scénario original, meilleur montage et meilleure actrice pour Mikey Madison). Derrière, *The Brutalist* de Brady Corbet peut seulement se targuer d'avoir les meilleures musique, photographie et Adrien Brody comme meilleur acteur (sa seconde statuette après *le Pianiste* en 2002).

Nommé 13 fois, *Emilia Pérez* n'empêche que deux oscars, les seuls auxquels le film pouvait prétendre avec réalisme après la débâcle des tweets racistes de son actrice principale, Karla Sofía Gascón : meilleure actrice dans un second rôle pour Zoe Saldaña et meilleure chanson originale (*El Mal*) pour Camille et Clément Ducol. *Conclave*, oscar du meilleur scénario adapté, confirme la présence encore vivace d'une frange pantoufarde chez les votants.

Résilience. Dans cette loterie comme a priori prédestinée par un algorithme – apparemment pas celui de Netflix, distributeur d'*Emilia Pérez* aux Etats-Unis –, la surprise pouvait pourtant un peu jaillir. D'abord, l'hôte de la soirée, le présentateur et comique Conan O'Brien, a su imposer tout du long, sans tirer la couverture à lui, un ton élégamment idiot et fantasque, loin du cool mollasson de son prédécesseur, Jimmy Kimmel. Son numéro musical avec le ver de *Dune* au piano fut un moment inspiré, digne des meilleurs épisodes des *Simpson*. En tout cas plus inspiré que l'hommage à Michael G. Wilson et Barbara Broccoli, producteurs historiques des *James Bond* qui viennent tout juste de céder leur

contrôle créatif sur la franchise à Amazon, avec chorégraphies à la *Danse avec les stars* et reprises karaoke des chansons des génériques (*Live and Let Die*, *Skyfall*), aux parfaits airs de mise en bière de 007 (1962-2025).

Ensuite, le chat trop mignon de *Flow* de Gints Zilbalodis, modeste production face aux mastodontes *Vice et Versa 2* (Disney) et *le Robot sauvage* (DreamWorks), après les césars et les Golden Globes, s'est confirmé en David triomphant des Goliaths. Il remporte l'oscar du meilleur film d'animation – une première pour un film indépendant et son pays d'origine, la Lettonie. Dans la catégorie meilleur film étranger, le brésilien *Jesuis toujours là* de Walter Salles a bien porté son titre, supplantant le d'abord favori *Emilia Pérez* grâce à un bouche-à-oreille tardif mais flatteur chez les votants américains, subjugués par la performance de son actrice Fernanda Torres dans le rôle d'une femme, mère de famille, devant affronter seule la disparition de son mari, enlevé par la junte au pouvoir au Brésil dans les années 70.

Et puisque les oscars sont avant tout un moyen pour Hollywood de prendre son propre pouls, de s'imaginer et de s'admirer, le *Jesuis toujours là* était plus que d'actualité dans un Los Angeles meurtri par les incendies de janvier. Une résilience célébrée sur le plan pratique (des appels aux dons à un fonds de soutien), hagiographique-comique (une délégation de pompiers invitée à lire des blagues sur scène), vestimentaire (le site *The Cut* recensait sur le tapis rouge pas mal de tenues aux tons brillants et métalliques, telles des armures) et esthétique avec un montage inaugural de scènes de films tournées à L.A., citation du *Magicien d'Oz* à l'appui («*There's no place like home...*») pour marteler que la ville et l'industrie sont toujours quelque part au-delà de l'arc-en-ciel. Et enchaîner, (show) business oblige, avec une prestation des deux actrices de *Wicked*, préquel du *Magicien...* bardé ce soir-là des oscars des meilleurs costumes et décors.

Oui, mais la réalité n'est jamais très loin. C'est un «*Slava Ukraine*» proclamé sur scène par l'actrice Daryl Hannah ou la victoire, comme meilleur film documentaire, de l'israélo-palestinien *No Other Land* de Basel Adra, Hamdan Ballal, Yuval Abraham et Rachel Szor, sur la destruction de villages cisjordaniens par l'armée israélienne : «*Nous appelons le monde à agir sérieusement, à stopper l'injustice et le nettoyage ethnique du peuple palestinien*», exhortait le Palestinien Adra sur scène, tandis que l'Israélien Abraham surenchérisait : «*Ne voyez-vous pas que nous sommes liés ? Que mon peuple ne peut être en sécurité que si celui de Basel est vraiment libre et en sécurité ?*» Des



Mikey Madison et Sean Baker, actrice et réalisateur d'*Anora*. PHOTO M. BLAKE. REUTERS

mots suivis, alors que l'équipe quittait la scène, par une musique de fond dont on ne savait plus si c'était *Heal the World* de Michael Jackson ou *Un jour, mon prince viendra de Blanche-Neige et les Sept Nains*.

Rêves. Et, enfin, qu'importe le vainqueur de ces oscars puisqu'au fil des films, c'était le rêve américain et ses nuances d'échec qui était partout chez les nommés. A la seconde chance de la femme de plus de 50 ans (Demi Moore dans *The Substance*, écartée comme meilleure actrice), à l'architecte brisé rescapé de la Shoah (*The Brutalist*) ou même le rêve américain d'un Audiard (et de son actrice Zoe Saldaña, rappelant ses origines dominicaines dans son discours), les votants auront préféré la version Cendrillon ingénue et travailleuse du sexe, plus proprette, d'*Anora*. L'opportunité pour Baker, déjà gratifié d'une palme d'or, de rappeler son rêve à lui d'un cinéma qui prospérerait dans les salles avec, si possible, l'appui de tous les parents d'enfants aux rêves de saltimbanques.

Mais lorsque ce fut le tour d'Adrien Brody de prendre la parole pour un discours où il a su faire taire la musique qui lui indiquait la fin de son temps de parole, il exprima son souhait d'un monde «*plus sain, plus heureux, et surtout plus inclusif*». Si le passé peut nous enseigner quelque chose, c'est bien de ne pas laisser la haine se répandre». Mais un drôle de cadrage télé faisait qu'il avait l'air d'être scruté par l'acteur Sebastian Stan sur l'écran derrière lui. Stan, avec la bouche cul-de-poule et la coiffure de Donald Trump pour *The Apprentice*, et voilà que le Président jamais nommé surgit par procuration, dans un raccord redoutable. Parce que dans le film de Corbet, la condescendance méprisante et surplombante de l'homme d'affaires richissime (Guy Pearce), employeur du personnage de Brody, et de son fils (Joe Alwyn), a la même énergie maléfique que celle déployée par les brutes Donald Trump et son vice-président J.D. Vance face à Volodymyr Zelensky vendredi à la Maison Blanche.

LÉO SOESANTO

Indiana Jane

Barbara Schulz L'actrice se découvre réalisatrice tardive et livre une fantaisie enjouée qui est aussi une manière de renouer avec son père disparu.



Elle semble ravie de rouler-bouler sur la moquette et de se contorsionner pour complaire au photographe qui la préfère en mouvement, ce qui lui convient parfaitement. Tout de jean Sessùn vêtue, Barbara Schulz n'est pas du genre à prendre la pose, à se figer dans le marbre des statues ou à cultiver le mystère qui sied aux divas. Cette bonne nature est facilement partante, allante, entraînante. Elle dit avoir fait «*le pari pascalien de l'optimisme*». Et cela semble de bon rapport pour celle qui, gamine, vendait tout ce qui lui passait à portée, fleurs du jardin ou galets peints, et qui a gardé la bosse du commerce.

Elle est une actrice à l'abattage certain, pimpante plus que flottante, ardente plus que fluctuante. Au ciné, elle a tourné régulièrement, distribuée dans des rôles conséquents sans jamais atteindre les sommets de la notoriété. Elle s'est épanouie au théâtre, entre boulevard et répertoire. Elle fut sorcière de Salem, Antigone ou Virginie Despentes dans *King Kong Théorie*. Elle a obtenu deux molières et a partagé les planches avec des tauliers au rabot cabotin, tels Robert Hossein ou Pierre Arditi. Elle vénère Romy Schneider et laisse aussi voir un air de ressemblance avec Audrey Tautou, si l'on veut être générationnel, ou avec Macha Méril, quand on remonte plus avant. Si Bar-

LE PORTRAIT

bara Schulz a longtemps fait moins que son âge, elle a attendu 52 ans pour réaliser son premier long métrage. *Le Secret de Khéops* est agréable et enlevé. Et on comprend volontiers qu'elle se revendique de Philippe de Broca ou de Jean-Paul Rappeneau, de leurs cavalcades légères et sautillantes, à l'esprit très français.

Père perdu et retrouvé. Cette chasse au trésor qui pourrait faire songer à un Indiana Jones facétieux est aussi une tentative de réconciliation père-fille. Christian Schulz était

chimiste et s'escrimait à dépolluer les sites industriels, de l'île Seguin à L'Estaque. Barbara a 8 ans quand le couple parental divorce. Elle suit sa mère à Paris, où celui-ci travaille dans les assurances. Lors des vacances, son géniteur l'entraîne dans des expéditions tortueuses de l'autre côté des Pyrénées. Elle se souvient : «*Il me berçait d'histoires de souterrains, de légendes, de mystères à élucider. Il m'emménageait faire des fouilles clandestines, camper dans des villages abandonnés. On se retrouvait coincés, sans argent, sans nourriture, sans toit. Pas vraiment périlleuses, ces aventures étaient toujours un peu ratées. Mais elles ont forgé mon tempérament.*» Il fait du surf et appartient à la Ligue de protection des oiseaux. Il est son héros, jusqu'à l'adolescence. Puis ils

s'affrontent et s'éloignent : «*Il avait un tempérament artiste, mais aussi des façons de petit-bourgeois de province coincé.*» Sans qu'ils aient eu le temps de se retrouver, il meurt d'un cancer, le jour où elle met sa fille au monde. C'était il y a vingt ans et le film est dédié «à Christian Schulz». Et c'est un Fabrice Luchini barbu et toujours aussi peu adepte du minimalisme qui incarne l'égyptologue tentant de renouer avec sa descendance longtemps négligée.

Grand-père allemand. Barbara Schulz aime mener l'enquête et percer les secrets. Elle va sur le terrain et passe le passé au détecteur de métaux et de mensonges. Cette adepte des vide-greniers et des marchés aux puces pratique ainsi pour ses passions. Quand elle s'enflamme pour Colette, elle va traquer l'écrivaine sur ses terres natales et prénomme sa fille Minne, «*comme l'héroïne de l'Ingénue libertine*». Elle se confronte également à la légende familiale en investigatrice rouée. Son aïeul était un soldat de la Wehrmacht fait prisonnier et tombé amoureux de son infirmière française. Le récit est peu étoffé jusqu'à ce que Barbara Schulz compulsse les archives et les journaux intimes, sans rien trouver d'affligeant ni de compromettant. Avant qu'elle ne grise au pineau des Charentes les tourtereaux vieillissants pour qu'ils lui narrent leurs premiers ébats, survenus un jour de la fête du Travail.

Maris et compagnie. Barbara Schulz se fiche assez des croyances et pense que «*les religions font assez de dégâts comme ça et doivent rester des affaires privées*». Pourtant, elle est très œcuménique. Baptême

protestant, école chez les sœurs catholiques, premier mariage avec un réalisateur selon le rite russe orthodoxe, secondes épousailles avec un publicitaire juif, spectateur de hasard de l'un de ses spectacles, qui revint chaque soir lui offrir des bouquets fleuris avant de devenir le père de ses enfants. Ces dix dernières années, elle fut la compagne non cohabitante de l'acteur Arié Elmaleh. D'une franchise rafraîchissante, elle précise : «*Il y a eu beaucoup d'aller-retours, mais là, c'est vraiment fini.*»

Tribord et babord. Politiquement, sa famille de petits entrepreneurs était «*plutôt de droite*». Aujourd'hui, celle qui traverserait bien l'Atlantique à la voile et qui se souvient de ses escapades avec son père en Hobie Cat dans l'estuaire de la Gironde s'exclame : «*J'ai viré à gauche.*» A la présidentielle de 2022, elle a voté écolo, et il nous faut un moment à l'un et à l'autre pour nous souvenir que Yannick Jadot portait la casaque verte. Elle a abandonné la voiture, cultive son jardin dans sa petite maison de campagne, croit à son «*pouvoir de consommatrice*» pour sauver la planète, commande sur le site Poiscaille de la ressource locale sourcée et se régale toujours à mijoter des plats de ménage.

Victor et Fabrice. Elle n'a vraiment découvert Victor Hugo qu'au moment du confinement. Cet amour tardif n'en est que plus fort. Pour nourrir son scénario, elle s'est approprié une scène des *Misérables*, celle où Gavroche s'endort dans la maquette de l'éléphant géant. Longtemps, elle a offert des lettres d'amour manuscrites, «*celles de Romain Gary, Baudelaire, Cocteau, Mauriac*», et elle veut croire qu'un mot de Hugo trouvé à Hambourg lui portera chance pour la promotion de sa première réalisation. Cela dit : «*Chère madame, je vous remercie et mets à vos pieds tous mes vœux de succès.*» Ces temps-ci, Luchini lit Hugo sur scène, et cela les rapproche, s'il en était besoin. Ils allient leur commune volubilité pour se tresser des louanges qui ne sont peut-être pas seulement de circonstance. Fabrice Luchini célèbre «*la rigueur et l'euphorie*» de la réalisatrice. Laquelle affirme que le comédien casanier et neurasthénique n'a rien de Harrison Ford, mais que c'est «*un aventurier des mots*».

Il n'y a qu'en politique qu'ils pourraient s'éloigner. Désinvesti féroce, Fabrice Luchini moque les ridicules des progressistes quand Barbara Schulz affirme : «*Comme Hugo, j'ai commencé à droite, et je finis à gauche.*» Pour ses funérailles, elle veut qu'on lise un poème panthéiste des *Contemplations*, intitulé *Cadaver*. Quand ses enfants se récrient à l'énoncé de l'intitulé, elle leur récite : «*L'air, la terre, le feu, l'eau, tout, même le ciel / Se mêle à cette chair qui devient solennelle / Un commencement d'astre éclôt dans la prunelle.*» Comme musique, ce sera *Clair de lune* de Debussy, morceau qui lui évoque ses escapades au Brésil ou à Cuba, façon Indiana Jane. ➤

Par **LUC LE VAILLANT**
Photo **AUDOIN DESFORGES**